



Officier rédacteur : CDT BERTRAND Olivier

ARMEE DE L'AIR

Groupe : B3

MEMOIRE DE GEOPOLITIQUE

LES RAISONS DE L'EXPANSION DE L'ISLAM AU PREMIER

SIECLE DE L'HEGIRE (622 - 716)

SOMMAIRE

FICHE DE PRESENTATION	Page 3
INTRODUCTION	Page 5
<u>PREMIERE PARTIE</u> : Le monde à la veille de l'Hégire	Page 8
1. L'Arabie à la veille de l'Hégire	Page 9
- La géographie	
- Les Arabes	
- La Mecque	
- Les Quraychites	
2. L'Orient civilisé	Page 13
- L'empire byzantin – L'Egypte	
- Le Croissant fertile	
- La Perse	
3. L'Occident barbare	Page 16
- L'Afrique du nord	
- L'Espagne	
<u>DEUXIEME PARTIE</u> : Les conquêtes	Page 18
1. Mahomet	Page 18
- La révélation	
- L'Hégire (622 – 630)	
- L'Islam	
2. La première période des conquêtes (633 - 645)	Page 22
3. La seconde période des conquêtes (678 - 716)	Page 24
<u>TROISIEME PARTIE</u> : Eléments de compréhension	Page 26
1. La géographie	Page 26
2. Une religion universaliste	Page 28
3. Le rejet de l'autorité en place	Page 29
4. Un espace économique unifié	Page 31
5. Une intégration réussie	Page 33
CONCLUSION	Page 36
BIBLIOGRAPHIE	Page 37

FICHE DE PRESENTATION

1. LES RAISONS DE L'EXPANSION DE L'ISLAM AU PREMIER SIECLE DE L'HEGIRE (632 – 716)
2. Commandant (air) BERTRAND
3. février 2000
4. Division B
5. Mémoire de géopolitique
6. L'Hégire débute avec la fuite de Mahomet, prophète de l'Islam, à Médine en 622 de notre ère. Il meurt à La Mecque en 632 sans avoir pu réellement assurer sa succession ni la pérennité de la religion qu'il venait de fonder. En 732, Charles Martel arrête les Arabes, descendants du prophète à Poitiers dans leur conquête du Monde occidental, alors que vers l'est, dans le Monde oriental, les Arabes ont soumis le Royaume perse qui s'étend jusqu'aux confins de l'Inde. Un empire s'étendant de l'Atlantique à l'Indus était né en quelques décennies seulement. Un siècle à peine aura été nécessaire pour que les Arabes musulmans, à l'origine une poignée de bédouins issus du désert, se répandent hors de leur territoire et soumettent les empires les plus brillants de l'époque. Cette conquête, aussi complète que soudaine aura été à la fois une conquête militaire, politique, religieuse et linguistique. Une même culture donnera naissance à la civilisation la plus brillante du moment et sera partagée dans l'ensemble d'un Empire dont l'âge d'or durera jusqu'au XI^{ème} siècle.

Ces quelques éléments permettent de se faire une première idée de l'exceptionnelle rapidité avec laquelle l'Islam s'est répandu sur les décombres des anciennes civilisations méditerranéennes et orientales. Lorsqu'on ajoute à cette rapidité, l'organisation administrative qu'il a fallu mettre en place pour renforcer la cohésion de peuples aux cultures si disparates autour d'un seul et même pouvoir, on reste fasciné par l'étonnant pouvoir fédérateur de l'Islam dès sa naissance. En effet, le succès de l'Islam ne réside pas seulement dans ses succès militaires, mais aussi dans cette force de persuasion associée à une certaine tolérance qui a conduit à la soumission, presque toujours consentie, des peuples conquis. Soumission, administrative, soumission culturelle, soumission linguistique, soumission religieuse enfin.

Dans ce contexte, il peut être utile, de chercher les raisons qui peuvent expliquer un tel succès, probablement unique dans l'Histoire. A la croisée des routes commerciales, caravanières et maritimes entre l'Occident et l'Orient, une civilisation naîtra du commerce et s'en nourrira, s'imposant au monde comme la plus brillante du moment. La relative similitude de l'espace conquis, formé de steppes et d'oasis sous un climat semi-aride ou désertique, les contacts fréquents qu'avaient les peuples de l'époque du fait de leurs relations commerciales, en Asie et en Afrique du nord, la tolérance des conquérants à l'égard des peuples conquis, le rejet presque universel du pouvoir en place au moment des conquêtes, enfin l'aspiration de ces peuples à vivre sous l'autorité d'un ordre nouveau permettent d'expliquer en partie cette étonnante réussite.

7. Mots clés : Géopolitique, Islam, Histoire, Moyen âge, Civilisations.

INTRODUCTION

La rapidité avec laquelle une religion naissante s'est répandue, non seulement autour du bassin méditerranéen, mais aussi dans le Monde oriental, jusque dans le Caucase, aux confins de l'Inde et de la Chine est un sujet d'étonnement pour l'observateur contemporain. C'est un sujet d'étonnement non seulement par l'étendue de l'empire qui est né de cette expansion, mais aussi par la rapidité avec laquelle il s'est propagé dans sa période conquérante. Il suffit pour s'en convaincre de considérer la diversité des cultures et des peuples qui ont eu à se soumettre à cette nouvelle religion ainsi que les moyens de locomotion utilisés à l'époque comme vecteurs. En 716, les conquêtes de l'Islam s'étendent de l'Océan Atlantique aux confins de l'Inde, et en 732, de Poitiers, qui marquera l'avancée la plus lointaine des Arabes vers le nord, à l'extrême sud de la péninsule arabe. Dans le Monde occidental, l'Espagne, l'Afrique du nord, l'Egypte, sont sous domination arabe ; dans le Monde oriental, la Perse, une partie de l'actuelle Turquie, le Caucase le sont également. Cette expansion fulgurante au regard de l'Histoire ne peut que susciter des interrogations : comment une telle conquête a-t-elle pu être possible ? Quelles sont les raisons de ce succès probablement resté unique ? Né d'un peuple de nomades habitant un désert aride, l'Islam, et avec lui la culture arabe, a été admis par des civilisations aussi différentes que celles qui prévalaient en Perse, en Afrique du nord, en Espagne ou en Egypte.

Ces conquêtes sont d'abord le fait des Arabes d'Arabie, chameliers bédouins qui constitueront la première force militaire de l'Islam, sous la direction de chefs Quraychites de la Mecque, eux même citadins commerçants et armateurs des grandes caravanes. Hors du désert et des zones de pâturages de la péninsule arabique, les Arabes viseront les pays du Croissant fertile : Mésopotamie, Syrie, puis l'Egypte. Mais à coté de cet élément arabe, les armées de l'Islam s'ouvriront aux contingents qui prolongeront le mouvement initial : c'est ainsi que les Iraniens pousseront vers l'Asie centrale, les Syro-égyptiens vers l'Afrique du nord, les Berbères d'Afrique du nord à leur tour vers l'Espagne et la Sicile. Ces envahisseurs, arabes ou non arabes ne constitueront jamais qu'une minorité en pays occupé. Leur rôle dans l'histoire aura été de construire un vaste domaine religieux et politique, d'unir en un grand empire des territoires disparates et des peuples divers, puis de s'évanouir, de se fondre dans les vieilles populations qu'ils ont soumises. Sous le voile du Califat et de l'Islam, les anciennes sociétés de l'Orient classique continuent, sans difficultés leurs activités. Les Arabes sortant de leur désert, s'installent dans des régions à peuplement dense : Mésopotamie, Iran, Egypte, pays d'oasis ou de grandes villes, aux vieilles populations sédentaires et aux antiques traditions historiques.

Une poignée de conquérants s'absorbe rapidement, se fond dans des foules urbaines de civilisation supérieure. Politiquement, la conquête s'est traduite par la construction d'un vaste domaine, l'Etat islamique, symbolisé par le Califat ; religieusement, elle a implanté l'Islam, religion issue de la Révélation coranique transmise à Mahomet ; linguistiquement, elle a entraîné l'extension de la langue arabe ; économiquement enfin, l'union en un vaste ensemble

de territoires disparates a été la conséquence fondamentale de ce phénomène historique. La conquête achevée, les Arabes se sont évanouis, fondus dans les vieilles populations préexistantes : iranienne, sémitique, égyptienne, berbère, ibérique.

Les Arabes avaient en fait toutes les chances d'être accueillis comme des libérateurs par les vieilles populations du monde sémitique de Syrie et de Mésopotamie ainsi que par les Egyptiens. Outre la parenté ethnique et linguistique qui liait certains d'entre eux aux Arabes, ces peuples étaient soumis depuis longtemps à Rome puis à Byzance, à l'ouest, à l'empire Perse sassanide à l'est. Ils étaient dans un état de révolte permanente contre les administrations de Constantinople et de Ctésiphon ; révolte, comme toujours en Orient à forte coloration religieuse et à fond social, se développant contre la religion officielle. Or, les tendances démocratiques, égalitaires et cosmopolites du message islamique répondaient à ces mouvements de révolte sociale et religieuse. D'où, partiellement du moins, la facilité de la conquête. Le souci d'ordre et de paix pousse les populations citadines à se rallier au conquérant, dont elles attendent une protection contre l'anarchie et les déprédations des nomades. La seule résistance opiniâtre viendra finalement des Berbères qui, comme ils s'étaient jadis soulevés face à Carthage et face à Rome, et comme ils se soulevèrent plus tard face aux Turcs resteront toujours face à la domination musulmane, en état de résistance ouverte ou larvée.

Les rapports avec les peuples soumis ont été, dans tous les cas, facilités par la tolérance des envahisseurs, gens assez indifférents religieusement, voire sceptiques. Aussi, pas de persécutions ; pas de conversions forcées. La seule exigence manifestée par les vainqueurs est d'ordre fiscal : un traité de capitulation en bonne et due forme, passé avec les autorités religieuses, garantit, en échange de la levée de l'impôt par les notables des différentes communautés, la liberté du culte et la poursuite de l'activité économique.

La conquête a été si rapide qu'il n'y a pas eu fracture, mais bien continuation de l'état préexistant dans tous les domaines : institutions, administrations et personnels administratifs, procédures, bureaux, impôts et enfin monnaies. Jusqu'au VIII^{ème} siècle continueront à circuler les deux monnaies du commerce mondial : la drachme argent sassanide et le dénario or byzantin avant la création et la mise en circulation du dinar or musulman. Sur le plan économique, les villes et réseaux commerciaux subsisteront sans changement. Les impôts continueront à être prélevés, au profit de la communauté musulmane, vers les villes saintes d'Arabie, puis vers Damas lorsque celle-ci sera devenue la capitale du califat Omeyyade. L'imposition des seuls non musulmans fut ainsi un des aspects économiques de la conquête, jusqu'à ce que le Califat, menacé de perdre, par le jeu des conversions, une matière imposable de plus en plus importante n'institue un impôt foncier commun aux musulmans et aux non-musulmans.

La conquête ne s'est pas non plus traduite par des destructions. Il n'y a pas eu de villes pillées ou mises à sac. Seuls les palais sassanides, riches en or, font exception en la matière. Les populations soumises fournirent tout naturellement les cadres de l'administration, et les nouveaux convertis, les *mawâli* ainsi qu'ils sont appelés alors, vont jouer un rôle décisif dans l'élaboration de cette civilisation de synthèse qu'est la civilisation musulmane.

L'extension géographique des conquêtes, de l'Asie centrale à l'Espagne, englobe dans le domaine musulman les territoires situés au cœur de l'Ancien Monde. Ces territoires étaient alors les plus importants économiquement, par leur organisation commerciale : équipements portuaires et réseaux caravaniers, et, enfin par leur population active. Pays aux sols fertiles : Mésopotamie et Egypte, vieux pays d'oasis et d'irrigations, grandes plaines d'Afrique du

nord, productrices de blé et d'huile, ressources minières des pays du Caucase et d'Arménie, principales mines d'or connues alors en Afrique orientale, au Soudan et en Asie centrale. Ouvert sur deux espaces maritimes essentiels : la Méditerranée à l'ouest, l'océan Indien à l'est, et à la croisée des grandes voies de communication terrestres entre l'Extrême Orient et l'Empire byzantin, entre la Mésopotamie et les confins occidentaux du Sahara, entre l'Afrique centrale et la Méditerranée.

PREMIERE PARTIE

LE MONDE A LA VEILLE DE L'HEGIRE

Les guerres presque continuelles qui opposaient les Empires perse et byzantin à la veille de l'Hégire avaient un but économique qui ne fut pas étranger plus tard à la conquête des Arabes en direction de la Mésopotamie et de la Syrie : le contrôle des routes commerciales entre l'Orient et l'Occident. En effet, les besoins de l'Empire romain en produits de luxe venus d'Extrême Orient allaient croissant et le contrôle des voies d'approvisionnement était devenu pour Constantinople un enjeu stratégique.

La route la plus directe et la plus sûre entre Byzance et l'Extrême Orient passait par la Mésopotamie puis rejoignait le golfe Persique et l'océan Indien en direction des ports de l'Inde et même de la Chine. Mais la domination de l'Empire perse sur la Mésopotamie imposait aux Byzantins d'utiliser une autre route, du fait de l'insécurité générée par les tensions entre les deux puissances. Deux autres possibilités s'offraient aux héritiers de l'Empire romain pour le transit des marchandises convoitées : une route nord, terrestre, qui au départ de la Chine, passait par les territoires turcs, les steppes eurasiennes d'Asie centrale, avant de rejoindre la mer Noire puis l'espace byzantin, et une route sud qui, au départ de l'océan Indien, arrivait dans les ports du golfe Persique ou de la mer Rouge puis empruntait les routes caravanières de l'Arabie occidentale à travers les étendues désertiques qui séparaient le Yémen de la Syrie.

Plus éloignée des attaques perses, et dotée d'un important trajet maritime, la route sud avait été préférée à la route nord devenue trop hasardeuse. La réactivation de cette route mi-continentale, mi-maritime fit la richesse des villes comme Palmyre, en Syrie ou La Mecque et des ports de ce qu'on appelle parfois l'Arabie Heureuse, c'est à dire l'actuel Yémen.

La naissance de Mahomet, en 570, devait survenir au moment où le commerce byzantin empruntait les routes caravanières de l'Arabie occidentale, traversant le Hedjaz, et apportant une prospérité nouvelle aux villes situées sur leur parcours. Conscient de la position stratégique de sa ville, Mahomet voulait en faire l'entrepôt de l'Inde, considérant les ports du Yémen comme la voie d'accès privilégiée aux richesses de l'Orient.

Le futur espace musulman va se construire sur quatre entités nettement différenciées : l'Arabie tout d'abord, les Empires perse et byzantin, enfin ce que les Arabes désignèrent sous le nom d'Occident barbare, c'est à dire l'Afrique du nord et l'Espagne. Un tour d'horizon de ces différentes entités permettra de comprendre le contexte dans lequel l'Islam est né et les sociétés dans lesquelles il s'est répandu en un siècle à peine.

1. L'ARABIE A LA VEILLE DE L'HEGIRE

L'aspect le plus marquant de cette région désolée, aride, souvent stérile est son étonnante vitalité à la fin du VI^{ème} siècle. C'est un monde de passage et de commerce, placé sur la route joignant la Syrie au Yémen, et qui retournera en partie à son isolement après que Damas sera devenue en 661, la capitale de l'Empire omeyyade. Ce sont les caravanes, empruntant pour un temps une route souvent difficile, qui ont apporté à La Mecque la richesse et l'ouverture sur les cultures du monde civilisé grâce à la guerre sans merci que se livraient les deux Empires.

La Géographie

L'Arabie est une île. C'est une île au sens où l'entendaient les Arabes eux même en la désignant Jazirat : une terre séparée des autres par les mers et le désert. D'une superficie égale à quatre fois la France, c'est une terre aride, située au carrefour des relations culturelles et économiques mondiales. Les Arabes avaient en effet de nombreux contacts avec l'Afrique et l'Ethiopie comme l'attestent d'une part une tentative de main mise des Ethiopiens sur la partie sud de l'Arabie au début du VI^{ème} siècle, d'autre part une importante colonie abyssine vivant à La Mecque à la veille de l'Hégire.

La Péninsule arabe présente trois ensembles distincts : une barrière montagneuse dans sa partie occidentale et qui s'étend le long de la mer Rouge. Cette chaîne de montagnes, qui culmine à plus de 3 000 mètres dans sa partie sud sépare la région du Hedjaz, située sur la bordure maritime, du Nedjd, formé de plateaux de sable et de rocailles, région parmi les plus désertiques du monde. En son extrémité sud, les précipitations dues à l'altitude et la relative clémence du climat avaient permis une vie moins rude ce qui contribua à donner à cette région, le Yémen actuel, le nom d'Arabie Heureuse.

La Péninsule arabe se distingue par la rareté de l'eau, par des rivières fugitives lors de précipitations parfois abondantes mais très irrégulières et par un climat extrêmement chaud en été. Les points d'eau et les puits qui jalonnent les routes caravanières sont jalousement gardés par des bédouins, sédentaires dans les oasis ou nomades, régnant sur de vastes territoires.

Si le désert arabe était source de dangers pour ceux qui ne le connaissaient pas, il constituait pour les nomades et les sédentaires qui le peuplaient un refuge difficile à atteindre par les adversaires, ce qui constituait un avantage important pour les Arabes dans leurs manœuvres et leurs tactiques guerrières.

Les Arabes

Le peuple arabe est à la fois un et multiple. Il partage une culture et une langue poétique communes, des dialectes aux racines communes et un pays commun dont l'une des caractéristiques est qu'il n'a jamais été réellement envahi ou soumis par une puissance étrangère. Epris de liberté, il partage le refus d'une autorité trop présente et s'organise en tribus constituées autour d'un chef de famille, le *cheikh*.

Unité du peuple arabe donc, qui se caractérise par des racines ismaélites communes au peuple juif, et avec lequel il partage des racines linguistiques, des usages communs, ainsi que le goût du commerce. Les représentants des Empires perse et byzantin considèrent les Arabes comme des barbares au mode de vie et à l'organisation rudimentaires, mais avec lesquels il leur faudra discuter des alliances dans le double but de sécuriser les frontières de leurs territoires et de faciliter le passage des caravanes.

Qu'ils soient citadins ou nomades, les Arabes n'expriment pas de revendications individuelles, mais organisent leur vie en relation étroite avec la communauté à laquelle ils appartiennent. Chaque chef de tribu, là où il se trouve dispose du pouvoir sur son territoire et sur ceux qui le traversent. L'Arabie préhégerienne ne connaît pas d'administration centralisée, de structure administrative comparable à celle qui existe dans les Empires et ces chefs exercent leur influence à partir des villes oasis dans lesquelles ils se sont installés.

On ne sait que peu de choses de la religion que pratiquaient les Arabes à la fin du VI^{ème} siècle. C'était une religion idolâtre qui comportait de nombreuses divinités, héritées des différentes religions de l'Antiquité ou apparentées aux vieilles croyances sémitiques. Les Arabes installés au nord de la Péninsule étaient les vassaux de Byzance. Conscients de leurs racines arabes, partageant un vague sentiment d'appartenance au peuple du désert, ils s'étaient installés aux frontières de l'Empire. La religion chrétienne, rendue officielle dans l'Empire romain par l'empereur Constantin I^{er} en 313, a fait prendre conscience aux Arabes des limites du paganisme primitif qu'ils pratiquent, les mettant en quête de réponses plus satisfaisantes à leurs questions. La majorité d'entre eux se sont ainsi convertis au christianisme comme d'autres, vivant dans l'Arabie Heureuse, se sont convertis du fait de la présence d'une importante population venue d'Abyssinie. A La Mecque même, on trouve également des Arabes monothéistes, hésitant à s'engager au profit de l'une ou l'autre des religions monothéistes, juive ou chrétienne à cause de l'engagement « politique » en faveur de l'un ou l'autre Empire qu'il aurait signifié. Ceux là seront parmi les premiers à se convertir à l'Islam naissant.

Le peuple arabe est multiple aussi. Multiple parce que les sédentaires se distinguent des nomades et partagent des modes de vie fondamentalement différents, parce que les citadins et les gens du désert se méprisent mutuellement, parce que le peuple arabe a été fertilisé par les cultures et les religions d'autres peuples qui traversent l'Arabie ou s'y sont installés.

Nomades et sédentaires ne s'estiment donc guère. Un mépris mutuel sépare ces deux classes sociales du fait de la différence des modes de vie et des valeurs. Les nomades reprochent aux citadins de les exploiter, de les soumettre à leur bon vouloir, à leurs conditions, alors que les citadins reprochent aux nomades leurs manières grossières, leur opportunisme, leur âpreté au gain et leur inculture. Mais le mépris qu'ils se portent mutuellement ne peut masquer la réalité de la société arabe préhégerienne : ils ont un besoin vital les uns des autres pour survivre sur un territoire aussi hostile et dont l'unique ressource est le commerce.

Sous un climat aussi rude, le mode de vie des nomades ne peut qu'être austère, se caractérisant par la sobriété et la frugalité. L'alimentation est sommaire, faite de crudités cultivées dans les oasis, de laitages et, plus rarement, de viande.

Le chameau est la providence des nomades. Il leur offre l'essentiel de leurs besoins pour la vie dans le désert : la laine, le cuir, le combustible (excréments), de quoi boire

dans les conditions les plus difficiles (sang et urine). Il leur sert également bien entendu de moyen de transport, le chameau étant capable de transporter jusqu'à 300 kg sur 30 km en une journée. A ces qualités exceptionnelles, il faut ajouter la sobriété, le chameau pouvant rester 2 semaines sans se désaltérer.

Outre le commerce caravanier, les bédouins vivent des razzias qu'ils pratiquent contre les oasis ou les caravanes qui arpentent le désert. Leur butin est constitué de bétail et de biens légers qu'ils peuvent facilement emporter avec eux. Ils se déplacent avec le petit bétail qu'ils élèvent : moutons ou chèvres. Le nomade est décrit dans toute la littérature poétique préislamique comme un guerrier, pasteur, épris de liberté et vivant dans un dénuement aussi grand que sa fierté. Seul le *cheikh*, élu par la communauté à laquelle il appartient, peut avoir autorité sur ces hommes habitués à se déplacer sans contrainte dans les immensités désertiques. Ces hommes rudes s'engagent à protéger les oasis ou les caravanes qu'ils escortent et guident, ce qui leur permet de se procurer les produits dont ils ont besoin pour vivre et qu'ils ne peuvent trouver qu'à la ville : fruits, vêtements, biens manufacturés.

Des traces de sociétés plus évoluées existent aux franges de l'Arabie. Dans l'Arabie Heureuse au sud, au contact des équipages des bateaux venus d'Ethiopie et d'Inde ainsi qu'aux frontières des Empires perse et byzantin, au nord.

On imagine aisément dans ces conditions la nature des relations qu'habitants des oasis et citadins entretiennent avec les peuples du désert. Relations contraintes, nous l'avons vu et obligées, sans que la moindre estime réciproque existe entre eux.

Mais les citadins, par le contrôle qu'ils exercent sur le transit des marchandises se sont imposés à l'Empire romain comme des courtiers, intermédiaires obligés entre deux mondes pour satisfaire les besoins grandissants en produits de luxe du Monde Occidental. Constantinople et Alexandrie, sont devenues de grandes métropoles, consommatrices de soieries, fines étoffes, parfums, essences rares, poivre, pierres précieuses, et les Arabes ont saisi au passage l'opportunité de s'enrichir des échanges commerciaux entre l'Orient et l'Empire romain.

Ces sociétés citadines, vivant du commerce et du transit des marchandises, dont La Mecque est l'exemple le plus accompli, ne disposent ni de police ni de loi écrite. Elles n'en sont pas moins des sociétés élaborées qui ont réussi à concilier une grande somme de libertés individuelles avec une organisation politique réduite à sa plus simple expression.

La Mecque

Les villes arabes sont des républiques rudimentaires et aristocratiques de marchands caravaniers. Le refus partagé des Arabes pour toute forme d'autorité ne doit pas être hâtivement considéré comme un désir d'anarchisme et, s'il n'existe que peu d'archives administratives ou de gouvernement, c'est parce que les Arabes ont une tradition essentiellement orale. Les républiques lèvent des impôts, des taxes, des droits de péage. Un conseil de chefs de familles se réunit en une assemblée ayant autorité pour déclarer la guerre, signer les traités, marier les citadins, discuter les alliances ou délibérer. Ces républiques ne disposent pas de moyens de coercition, ce qui permet de se faire une idée plus précise de l'importance de l'autorité morale dont bénéficient les chefs de clans.

Situé à 80 km de la mer, le site de La Mecque se trouve enchâssé au milieu d'une gorge encaissée, entourée de montagnes totalement arides, au sol austère sur lequel aucune culture n'est possible. Le centre de la ville occupe la partie centrale d'une cuvette au milieu de laquelle se trouvent le puits de Zamzam, qui procure l'essentiel de l'eau de la ville, et la Kaaba, monument de forme cubique abritant les idoles mecquoises.

Le climat y est extrême : la chaleur torride l'été, et la saison hivernale voit des précipitations d'une extrême violence s'abattre sur la ville et les montagnes environnantes. Ces précipitations dont les eaux de ruissellement convergent vers le centre de la ville ajoutent deux autres fléaux à la rigueur du climat et à l'austérité du site : les inondations, dévastatrices, emportant tout sur leur passage, puis les épidémies causées par les nombreux cadavres d'hommes ou d'animaux restés sans sépultures dans les gravats et la boue.

Dans des conditions aussi difficiles, Mahomet avait toutes les chances de convaincre les mecquois lorsqu'il leur promettait de larges compensations après leur conversion à l'Islam, pour les sacrifices consentis en vivant à La Mecque, affirmant que la ville serait comblée par Allah lorsqu'il le jugerait à propos.

Mais la ville de La Mecque se situe sur un axe commercial d'une grande importance : la route caravanière reliant les centres d'échanges du commerce mondial. Idéalement située à proximité de la mer Rouge, sa vocation est tournée vers le commerce terrestre. A la croisée des chemins entre le Yémen et la Palestine, entre l'Ethiopie et le golfe Persique, elle constitue un lieu de repos pour les caravanes et leurs équipages. Les mecquois voient transiter les marchandises les plus convoitées venues des origines les plus diverses : épices, soieries, bois précieux, armes, perles, ivoire et esclaves venus d'Inde, de Chine, du Soudan, et à destination du monde méditerranéen. La ville vit du commerce, que Mahomet considérera comme une bénédiction d'Allah, ainsi que de toutes les activités qui lui sont associées : usure, banques, courtage.

Devant tant de richesses, et cédant à leur passion mercantile, les mecquois affrètent eux même les caravanes, s'imposant comme les intermédiaires obligés du commerce mondial et faisant de leur ville déshéritée l'entrepôt des marchandises les plus convoitées du monde civilisé.

Mais l'enrichissement de La Mecque n'a pas été partagé par la totalité de la population arabe, et si l'affrètement des caravanes enrichit les familles citadines, les nomades et les couches populaires de la société mecquoise continuent à mener une vie austère, ce qui contribue à accroître les inégalités sociales, le mépris des riches commerçants pour les nomades et la rancœur de ces derniers pour les premiers.

La Mecque est également un lieu de pèlerinage ancien, et la ville voit se croiser des peuples aux croyances et aux cultures les plus diverses : chrétiens, juifs, mazdéens, païens. De nombreuses sectes monothéistes ou polythéistes coexistent et leurs membres viennent se recueillir et prier autour de la Kaaba, faisant déjà le tour de celle-ci à sept reprises. La Kaaba elle-même abrite près de 400 idoles, ainsi que la Pierre Noire.

Lieu d'une activité intense, lieu d'échanges et de comparaisons entre des peuples venus des horizons les plus divers La Mecque est alors aux mains d'une famille brillante dont les membres vont fondamentalement changer le cours de l'histoire du Monde et renverser l'ordre établi, les Quraychites.

Les Quraychites

Les membres de la tribu de Quraych, les Quraychites, dominent la vie politique de La Mecque depuis sa création. Ancienne famille issue du désert, elle s'impose à l'aristocratie mecquoise, affrète les caravanes, et assoit la prospérité commerciale de la ville auprès des bédouins. Mahomet, et, après lui, les califes Omeyyades sont issus de cette famille exceptionnelle. Chefs de clans initiés à la vie publique par leur habitude du commerce, les Quraychites gouvernent la ville grâce à un syndicat d'hommes d'affaires, de banquiers et de commerçants avisés. Famille préparée à régner, les Quraychites ont su former des hommes d'état qui sauront tirer parti de la faiblesse de leurs adversaires, en imposant d'abord la suprématie de La Mecque aux autres tribus arabes, puis en imposant plus tard la suprématie de l'Islam aux autres peuples, enfin en s'imposant à la tête du Califat.

2. L'ORIENT CIVILISE

Après une trêve d'une centaine d'années, la lutte reprit en 540 entre les deux grands empires de l'époque : l'Empire byzantin, héritier de l'Empire romain et le Royaume perse. La lutte qui les oppose a pour objet le contrôle des ressources du Croissant fertile, région qui s'étend depuis la Syrie jusqu'à la Mésopotamie. Cette région qui avait été conquise par les Byzantins est sous la domination du Royaume sassanide depuis la fin du VI^{ème} siècle. En s'opposant jusqu'en 629, date à laquelle les Byzantins reprendront la Syrie et sèmeront la dévastation jusque dans Ctésiphon, la capitale perse, les deux puissances cesseront les hostilités épuisées et démunies, donnant aux Arabes la possibilité de s'imposer sans grandes difficultés.

L'Empire byzantin – L'Egypte

L'Empire byzantin a succédé à l'Empire romain dont il est l'héritier. La capitale de ce qui reste de l'Empire romain s'est déplacée à Constantinople en 324 et l'Empire byzantin domine encore de nombreuses régions autour de la mer Méditerranée. A la veille de l'Hégire, il étend son influence sur l'Afrique du nord, l'Egypte, l'Asie mineure, la Grèce et l'Italie du sud. C'est un empire chrétien orthodoxe à la tête duquel se trouve l'empereur Héraclius.

L'Egypte est tout entière tournée vers le Nil, colonne vertébrale fertile d'un pays désertique. Héritière d'une civilisation brillante, l'Egypte avait pu établir sa puissance en s'appuyant sur la maîtrise d'un système d'irrigation sophistiqué. Celui-ci, pour fonctionner correctement demande une organisation complexe. L'entretien et la juste répartition des ressources du fleuve imposent aux agriculteurs des servitudes, le respect de règlements précis et l'accomplissement de corvées qui mobilisent continuellement une partie de la main d'œuvre paysanne.

La production de l'Egypte est essentiellement constituée de blé et de lin. Le papyrus est une ressource encore très utilisée, le papier n'existant pas en Orient à cette époque et les Egyptiens sont encore les seuls à en connaître ses modes de fabrication.

L’Egypte possède au début du VII^{ème} siècle une batellerie importante dédiée à la navigation sur le Nil ainsi que deux arsenaux situés à Alexandrie pour la mer Méditerranée, et à Clyasma pour la mer Rouge. En revanche, le pays ne dispose pratiquement pas de ressources en bois pour la construction navale, ce qui donne une valeur particulière aux arbres qui y sont recensés et sévèrement contrôlés.

De même qu’en Syrie, les querelles religieuses ont pris l’allure de persécutions exercées par l’orthodoxie religieuse byzantine à l’encontre des sectes dissidentes monophysites et jacobites. Ces persécutions menées par l’empereur Héraclius vont influencer sur la détermination du peuple égyptien à lutter contre les envahisseurs arabes, d’autant plus que ceux-ci vont se montrer plus tolérants avec eux que les chrétiens orthodoxes de Constantinople.

Le Croissant fertile

La région constituée de la Mésopotamie sous domination du Royaume sassanide, et de la Syrie peut être considérée comme un seul ensemble géographique. Les ressources agricoles de cette région d’oasis séparées par des plateaux rocaillieux lui ont valu le nom de Croissant Fertile. Elle est habitée par des populations sémites vivant à la frange du Monde arabe et auxquelles s’ajoutent des populations d’origines turque, aryenne, asiatique ainsi qu’un nombre important d’esclaves originaires des côtes africaines et qui constituent la principale ressource en main d’œuvre.

L’influence perse avait introduit en Mésopotamie l’irrigation grâce à un réseau de canaux souterrains qui exige également un travail permanent d’entretien sans lequel les terres cultivées retournent inexorablement à la steppe ou au marais. La qualité des cultures a permis la sédentarisation des populations autour d’oasis et dans les villes sassanides. Les importants travaux dus à la présence des Perses ont permis d’obtenir une production importante de palmiers, d’orge, de blé et même de riz. Cette fertilisation des sols a entraîné la sédentarisation des populations et par-là même l’essor urbain de villes comme Bagdad, Bassora ou Koufa.

La Mésopotamie dispose également d’une importante voie de communication pour le commerce des marchandises, puisque l’Euphrate, navigable sur sa plus grande partie, permet au trafic maritime en provenance de l’océan Indien par le golfe Persique de remonter loin dans l’intérieur des terres. Le transit vers la Méditerranée ne demande alors qu’une courte étape terrestre à travers la Syrie.

Enfin les populations de Syrie et de Mésopotamie parlent une langue sémitique dont les racines sont proches de l’arabe, ce qui contribuera sans doute dans une bonne mesure à l’arabisation de ces populations qui accepteront la domination des conquérants arabes.

La Perse

Le Royaume sassanide appartient à un autre monde, une autre civilisation s’y développe dont le peuple partage une culture et une langue différentes.

La Perse recouvre les territoires de l’actuel Irak, de l’Iran de l’Afghanistan et une partie de l’Asie centrale et du Pakistan. C’est un pays formé de déserts séparés par des zones

fertiles, des oasis situées le long des routes caravanières qui relient l'Asie centrale et la Mésopotamie. Là encore, l'irrigation est nécessaire à la culture. Le système d'irrigation par canaux, dont les Perses sont les inventeurs, s'exportera par la suite dans toute l'Afrique du nord jusqu'au Maroc.

La capitale du Royaume se trouve à Ctésiphon. Le régime est une monarchie prestigieuse régnant sur un système de castes à attache héréditaire dont la rigidité et le cloisonnement rappellent le système en vigueur en Inde. Trois castes détiennent le pouvoir du Royaume : une puissante et vieille noblesse terrienne et seigneuriale, un clergé officiel hiérarchisé et riche, enfin une administration bureaucratique centralisée.

L'Eglise officielle dans le Royaume sassanide est l'Eglise Mazdéenne ou Zoroastrienne. Fondée sur une religion à forte dominante nationale et qui ne peut pas être facilement « exportée » à l'extérieur des frontières du Monde perse. C'est une ancienne religion monothéiste mise en valeur par le pouvoir sassanide pour asseoir l'autorité de la famille régnante. Cette religion confuse, dirigée par un clergé sclérosé n'a pas su répondre aux attentes des populations et laissera s'implanter de nombreux mouvements dissidents parmi lesquels les chrétiens nestoriens, le judaïsme, le manichéisme et le bouddhisme.

La Perse est alors un empire d'une extrême richesse. Sa population commerce avec la Chine en empruntant les routes caravanières de l'Asie centrale rendues parfois dangereuses par les Tibétains ou les routes maritimes à travers le golfe Persique et l'océan Indien jusqu'à Canton. Les villes fondées par les Perses en Mésopotamie et dans l'ouest de l'Iran sont prospères comme l'atteste le grand nombre d'esclaves qu'elles comptent et qui est un indice de l'activité commerciale et de la richesse de celles-ci.

Bien que disposant d'une monnaie d'argent, la drachme, la Perse amasse, en commerçant avec l'Empire byzantin et en exploitant les mines d'or de l'Asie centrale, des quantités considérables d'or que les souverains sassanides entassent dans leurs palais. Cet or qui fait de plus en plus défaut dans le monde occidental sera retiré de la circulation par les sassanides jusqu'à ce que les Arabes le remettent en circulation pour leur propre profit.

La politique belliqueuse du régime sassanide peut s'expliquer par la puissance des grands nobles de l'aristocratie, devenue dangereuse pour la famille régnante. En effet, les nobles formant l'essentiel de l'armée, une politique d'expansion vers Constantinople devait permettre d'endiguer l'indiscipline et la rapacité de seigneurs devenus trop puissants.

Suite à la mort du roi Chosroès II (628), l'anarchie s'est installée en Mésopotamie, et Yazdadjird III le souverain en place au moment de la conquête arabe ne disposera que d'une autorité limitée. Il ne pourra plus compter sur les tribus arabes frontalières qui de longue date, forment une barrière contre les razzias bédouines : ces tribus, maltraitées par Chosroès II, choisiront le camp arabe et faciliteront la pénétration musulmane en territoire sassanide.

Face à une société très cloisonnée dans laquelle n'ont de place qu'une minorité d'aristocrates issus des castes dominantes, l'Islam par sa vocation égalitaire apportera aux peuples sous domination sassanide un espoir de démocratisation.

3. **L'OCCIDENT BARBARE**

Les régions situées à l'ouest de l'Egypte, et qui comprennent l'Afrique du nord, et l'Europe occidentale sont connues par les Arabes sous le nom d'Occident barbare. D'un bout à l'autre de ce qui fut l'Empire d'occident, les anciennes villes romaines, Carthage, Volubilis, Tingis ou Cordoue sont en régression et les populations qui y habitent retournent à la vie nomade reprenant contact avec leurs coutumes anciennes. Cet espace offrira aux Arabes des possibilités économiques ainsi qu'un potentiel humain intacts en opposition aux populations de Syrie ou d'Egypte qui vivent dans la continuité d'un passé brillant.

Mais sous le terme d'Occident barbare quelque peu simplificateur, se trouvent deux espaces très différents : l'Afrique du nord et l'Espagne.

L'Afrique du nord

La chute de l'Empire romain a entraîné une désaffection des villes de l'Afrique du nord, et un retour aux traditions berbères. Les villes qui étaient des foyers de culture, de commerce et d'échanges se sont peu à peu appauvries de ces éléments qui en faisaient la richesse sous la domination romaine. Devant les difficultés auxquelles doivent faire face les citadins, les populations urbanisées retournent peu à peu aux traditions ancestrales et à la vie nomade. Le processus aura été accentué par les razzias et les expéditions punitives commises par les nomades berbères contre les cités de la région, profitant ainsi de la faiblesse de l'autorité byzantine aux confins de ses territoires. Les Byzantins quant à eux ne s'aventurent plus en dehors des principaux axes de communications laissant les montagnes de l'Atlas et les plateaux sous la tutelle des tribus.

Cet étouffement de la vie urbaine entraîne le déclin des langues officielles de l'Empire qu'étaient le latin et le punique. Ces langues écrites cèderont la place à la tradition orale des tribus. Les dernières inscriptions latines du Volubilis datent par exemple de la fin du VII^{ème} siècle ce qui démontre l'étonnante rapidité avec laquelle une langue nouvelle, l'arabe, s'imposera à ces populations d'Afrique du nord. De même, la religion chrétienne, religion officielle de l'Empire romain depuis le IV^{ème} siècle cédera la place à des pratiques animistes provenant de l'Afrique subsaharienne et diffusées sur les bords de la Méditerranée par l'intermédiaire du commerce transsaharien.

Lors de la conquête arabe, les citadins feront bon accueil aux nouveaux venus, alors que les régions rurales continueront longtemps à opposer une résistance farouche aux musulmans. L'islamisation de l'Afrique du nord sera d'abord le fait des villes ainsi que des axes de communication et de commerce, mais en dehors de ces zones, elle restera longtemps encore partielle et incomplète parmi les populations berbères.

L'Espagne

L'Espagne dans laquelle arrivent les guerriers arabes est comparable en certains points à l'Afrique du nord. L'intérieur est peu peuplé et l'activité commerciale est concentrée sur les côtes, en particulier sur la côte est, le Levant, du fait de la route littorale qui borde la mer Méditerranée et sur laquelle se trouvent les ports qui commercent avec l'Empire byzantin. De même qu'en Afrique du nord, la chute de l'Empire romain d'occident a entraîné en Espagne une résurgence des pratiques et des traditions pré romaines, ainsi qu'un retour à une organisation sociale et économique primitive. Cette organisation primitive sera plus facile à gérer par des populations rurales livrées à elles-mêmes et libérées de la tutelle d'une administration plus solide. Les invasions successives, et l'arrivée en Espagne des tribus wisigothiques auront été un facteur d'accélération de cette régression, les Wisigoths n'ayant pas de modèle d'organisation plus élaboré à imposer dans les territoires conquis. Comme en Afrique du nord enfin, c'est dans les villes que se sont maintenus les traditions et la culture romaine après la chute de Rome, de même que c'est dans les villes que l'islamisation et l'orientalisation auront leurs premiers succès.

Cependant, l'Espagne se distingue de l'Afrique du nord par la présence d'une Eglise chrétienne forte qui permettra de ralentir cette régression. Deux facteurs auront ainsi permis ce ralentissement : d'une part la structure du clergé, centralisé et hiérarchisé qui a pu continuer à se poser en exemple d'organisation à grande échelle auprès des populations ibériques ou wisigothiques et d'autre part la conversion des Wisigoths au catholicisme qui abandonnent par-là leur religion traditionnelle : l'arianisme. Ces conversions permettront de renforcer l'influence de l'Eglise qui s'imposera dans les siècles suivants comme l'intermédiaire entre deux mondes : le Monde oriental, arabe, musulman et le reste de l'Europe de race blanche et chrétienne.

DEUXIEME PARTIE

LES CONQUETES

La conquête arabe au premier siècle de l'Hégire est sans doute un des faits les plus marquants de l'Histoire. Fait marquant par l'exceptionnelle rapidité avec laquelle le peuple arabe a soumis des territoires immenses, fait marquant par l'étonnante diversité des peuples soumis qui ont en commun d'avoir accepté l'autorité et la religion des conquérants, fait marquant enfin par l'influence que cette conquête aura tout au long de l'Histoire, jusqu'à nos jours.

C'est en 622 que débute l'Hégire avec la fuite de Mahomet à Médine. La religion musulmane enseignée par le Prophète ne comporte alors que quelques dizaines de fidèles. Moins d'un siècle plus tard, l'Empire arabe musulman étend son emprise sur l'Espagne à l'ouest et sur la Perse jusqu'à l'Indus et l'Asie centrale à l'est. Cette boulimie de conquêtes et de succès s'est déroulée en deux périodes distinctes entre 633 et 645 d'abord, puis dans un deuxième temps entre 678 et 716. Mais ces deux périodes d'expansion ne peuvent être étudiées sans avoir au préalable tenté de cerner la personnalité de Mahomet ainsi que les grandes lignes de cette religion naissante.

1. MAHOMET

Faute d'éléments biographiques indiscutables sur la vie de Mahomet, seule la tradition permet de se faire une idée sur la personnalité et les origines du Prophète. Ainsi, la tradition rapporte que Mahomet serait fils d'une famille modeste, le clan Hashim, apparentée à la tribu régnante de La Mecque : la tribu de Quraych. Mahomet perdit ses parents peu après sa naissance, et son éducation fut confiée à un de ses grands-pères, puis à un de ses oncles, commerçant aisé. Orphelin, pauvre, Mahomet devait travailler pour assurer sa vie de citoyen mecquois. Il aurait gardé des moutons avant d'être embauché par une riche commerçante veuve, Khadidja, qui organisait, à l'instar de ses concitoyens mecquois des caravanes. Plus tard, Khadidja, d'une condition sociale supérieure au Prophète et plus âgée que lui demandera à Mahomet de l'épouser, ce qui accrédite le fait que le prophète disposait de qualités morales et intellectuelles supérieures. Ce mariage permettait à Mahomet de sortir de la pauvreté, et son épouse, de quinze ans son aînée, lui donna sept enfants dont seules les quatre filles survécurent. On pense que jusqu'à la Révélation, Mahomet continua à s'occuper de ses affaires commerciales, et qu'il bénéficia à La Mecque de la considération de ses concitoyens.

La Révélation

Mahomet était insatisfait. Son enfance dans la pauvreté lui avait fait prendre conscience du clivage qui régnait à La Mecque entre riches et pauvres. D'un naturel mystique, il avait pour habitude de se retirer dans le désert pour méditer. C'est là, dans une grotte, qu'il eût ses premières révélation en 610, alors qu'il était âgé de près de quarante ans. Ses visions le désignent comme l'apôtre d'Allah et l'ange Gabriel l'invite à faire part à ses concitoyens des enseignements qu'il reçoit au cours de ses visions.

Ses révélation se présentent comme un complément aux révélation antérieures faites aux prophètes de la Bible, Abraham, Noé, Moïse ainsi qu'à Jésus. Mahomet a pour tâche de continuer et d'achever l'œuvre commencée par ses prédécesseurs en diffusant la foi en un Dieu unique. Allah, se distingue par sa bonté ; il accorde sa protection aux hommes pieux tout au long de leur vie, mais il les juge selon leurs actes et châtie ceux qui n'auront pas mérité son pardon. L'Islam naissant insiste sur la responsabilité des hommes pour leurs actes et met l'accent sur le respect des pauvres. Les fidèles doivent prier Allah, placer leur confiance en Lui dans l'attente patiente de jours meilleurs.

Les Révélation faites à Mahomet devaient être les plus achevées, les plus parfaites et elles le désignaient en conséquence comme le dernier des prophètes.

Mahomet commença à prêcher à La Mecque et se heurta rapidement à l'incompréhension puis à l'hostilité des aristocrates mecquois. Les Quraychites voyaient dans l'égalitarisme musulman une menace pour leur pouvoir et dans l'unicité d'Allah une menace pour les idoles mecquoises objet du pèlerinage des fidèles arabes, donc de revenus substantiels pour la ville. Les Quraychites considérèrent donc la foi musulmane comme une atteinte directe à leurs intérêts. L'hostilité à l'encontre du Prophète et de sa petite communauté allait grandissant, obligeant une partie des fidèles à fuir en Abyssinie dès 615, puis le reste de la communauté, environ 200 fidèles, à fuir à Yathrib (Médine) en 622.

Yathrib était une oasis située à 350 km au nord de La Mecque et dont la population de 3 000 âmes environ était plus rurale que celle de La Mecque. La fuite de Mahomet à Yathrib s'appelle l'Hégire (l'émigration). Elle marque le début du calendrier musulman.

Cette première période des révélation faites à Mahomet marque l'attachement de la nouvelle religion aux textes antérieurs (la Bible, les Evangiles) dans la continuité desquels elles s'inscrivent. L'Islam se présente alors comme la forme la plus aboutie d'une même religion issue des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

L'Hégire (622 - 629)

Mahomet devait recevoir la protection des médinois en échange des arbitrages qu'il rendrait au profit de la communauté. Devant organiser la vie des fidèles et leur procurer les ressources nécessaires à la vie quotidienne, il devint de ce fait non seulement le chef spirituel de la communauté des croyants (l'*umma*), mais également son chef politique et militaire. Il ne s'agissait plus seulement de prêcher l'Islam, mais également de le mettre en pratique et d'en faire une force.

La première tâche de Mahomet fut de rassembler les différentes communautés en un ensemble ordonné, ce qui le conduisit à considérer les païens et les communautés juives médinoises comme faisant partie, à l'origine de l'umma. C'est en signe d'ouverture et de conciliation que Mahomet continua à prier en direction de Jérusalem et retint pour le jeûne musulman le même jour que la communauté juive. Mais des tensions n'allaient pas tarder à naître entre les différentes communautés et c'est avec une autorité croissante que Mahomet imposa la voie de l'Islam aux médinois.

Les difficultés matérielles allaient rapidement apparaître. Les mecquois les plus aisés n'avaient pas pris avec eux toutes leurs richesses dans la fuite, et la majorité des autres vivaient misérablement. Pour se procurer les ressources nécessaires, Mahomet organisa des razzias à l'encontre des caravanes mecquoises dans la continuité de la tradition arabe préislamique. Les succès remportés par les médinois renforcèrent la foi des fidèles et atténua les réserves des autres dans une religion et un dieu qui leur donnaient la victoire. Après la défaite célèbre de Badr, les mecquois tentèrent de prendre leur revanche en envoyant trois armées à Médine, mais ceux-ci mal préparés durent renoncer à leur siège et retourner à La Mecque sans avoir atteint leur objectif. Les succès des fidèles sur les caravanes mecquoises eurent leur effet sur la prospérité économique de La Mecque et les difficultés économiques allaient apparaître, les musulmans contrôlant une grande partie de la route caravanière vers la Syrie. Simultanément, Mahomet s'est imposé comme interlocuteur auprès des dirigeants byzantins et abyssins en tissant un réseau de relations diplomatiques. Nouant également de nombreux contrats avec les tribus arabes nomades, il étendit sa zone d'influence dans une grande partie de l'Arabie, à partir de la route caravanière qui mène en Syrie, et obtint, parfois sans grande conviction de leur part, la conversion d'un nombre croissant de fidèles.

Les tensions avec les communautés juives de Médine allèrent croissant et conduisirent à l'expulsion puis à l'extermination des opposants au Prophète. L'Islam se dissociait de plus en plus de la religion juive et Mahomet attribua à Abraham la construction de la Kaaba, lieu de pèlerinage auquel La Mecque devait une partie de sa prospérité. L'importance aux yeux du prophète de sa ville natale, qu'il considérait comme la ville à partir de laquelle devait s'étendre l'Islam, et les tensions qui avaient émergé avec les communautés juives firent qu'il retint finalement la Kaaba comme direction de la prière et comme lieu de pèlerinage des musulmans.

En 628, Mahomet décida d'aller en pèlerinage à La Mecque avec quelques-uns de ses fidèles, mais l'accès de la ville lui fut interdit par des ambassadeurs envoyés par les Quraychites. Les ambassadeurs des deux camps évitèrent l'affrontement, et Mahomet obtint la possibilité de revenir à La Mecque en pèlerinage l'année suivante pour une durée de trois jours contre une trêve qu'il s'engageait à respecter pendant dix ans. Ce fut un succès politique majeur pour le Prophète. En effet, bien que n'ayant pu pénétrer dans la ville, il repartit en ayant traité d'égal à égal avec les dirigeants Quraychites de la cité et avec l'assurance de pouvoir revenir en pèlerinage. Ce traité a consacré la nature particulière de la ville de La Mecque pour la communauté musulmane, la dimension politique de Mahomet et le succès de l'Islam en Arabie auquel les riches commerçants mecquois ne pouvaient plus s'opposer. De nombreuses conversions suivirent au sein des tribus bédouines et parmi les notables mecquois. En 630, le Hedjaz est presque totalement acquis à l'Islam. Cette même année, prenant prétexte du meurtre d'un musulman, Mahomet rompit la trêve qui avait été conclue en 628, leva une armée considérable et marcha sur La Mecque.

Les Quraychites acceptèrent les conditions imposées par Mahomet pour éviter la bataille : la libre entrée des musulmans dans la ville contre la sauvegarde de la vie et des biens

de tous ceux qui ne s'opposeraient pas à eux. Mahomet et son armée entrèrent dans la ville. Le Prophète se rendit à la Kaaba, en fit sept fois le tour, toucha la Pierre Noire de son bâton, fit abattre les idoles qui s'y trouvaient et fit effacer les fresques représentant les prophètes bibliques, à l'exception de celles d'Abraham, de Jésus et de la Vierge Marie. Il laissa la liberté aux habitants de La Mecque, soumise, et accorda son pardon à ses ennemis à l'exception de quatre d'entre eux qui furent exécutés. Enfin se déroula la cérémonie du serment au cours de laquelle les habitants de la ville jurèrent fidélité et obéissance au Prophète.

Mahomet était désormais le chef d'un état naissant, à la tête d'une religion nouvelle, et la ville de La Mecque, symbole de la civilisation et de la culture arabes put sortir pour un temps de son isolement. Les tribus arabes païennes et chrétiennes du nord de la Péninsule et les notables mecquois se convertirent massivement. Le pèlerinage de 632 fut l'occasion pour Mahomet d'affirmer aux 90 000 fidèles venus à La Mecque la vocation exclusivement musulmane de la Kaaba. Dès lors, les cultes idolâtres furent chassés de la ville et le site sacré de la Kaaba interdit à tous les non musulmans.

A sa mort en 632, Mahomet laissa la communauté musulmane sans successeur désigné. Les dissensions qui devaient aussitôt naître entre les différentes influences au sein de la communauté purent faire craindre que celle-ci allait rapidement se diviser, mais les fidèles se mirent d'accord sur le choix d'Abou Bakr comme premier calife (remplaçant du Prophète) de l'état musulman. Abou Bakr, bien que n'appartenant pas à la famille du Prophète, avait été choisi pour sa fidélité à Mahomet, dans le respect de l'esprit du Coran qui attache une importance plus grande à la sincérité de la foi qu'à la race ou à l'hérédité.

Dernier prophète à s'inspirer de la Bible, Mahomet aura restauré en Arabie le monothéisme de ses prédécesseurs. Plus qu'un prophète, il aura été également un chef militaire et un homme politique éclairé qui aura été le premier et le seul à ce jour à conquérir sa « Terre Promise ». Sur le plan politique, il aura su substituer un mode de gouvernement centralisé, à vocation nationale puis impériale, aux organisations tribales antérieures. Pour la première fois de son histoire, l'Arabie sera unie sous une même autorité politique. Les Arabes se reconnaîtront dans la nouvelle religion comme un peuple unique, acceptant l'autorité d'un seul et même calife, et se considérant comme le peuple élu de Dieu pour régner sur le Monde. Le nombre des fidèles ne cessera dès lors de croître au fil des conquêtes et des conversions, jusqu'à nos jours.

L'Islam

L'originalité de l'Islam réside dans le fait que ce n'est pas uniquement une religion : la Révélation comporte, à partir de l'Hégire, des dispositions à caractère social et politique qui ont permis la mise sur pied de l'état musulman. Ainsi les Révélations préconisent l'égalité entre les fidèles et reconnaissent la valeur des hommes non pas selon leur hérédité, leur race ou leur appartenance sociale, mais plutôt selon leur valeur, leur mérite et la sincérité de leur foi dans la droite ligne des Evangiles et de la Bible. C'est pour cette raison que les premiers successeurs de Mahomet ne devaient pas appartenir à la famille du Prophète du moins jusqu'à l'avènement de la dynastie des Omeyyades en 661. Religion égalitaire et profondément sociale, l'Islam prend la défense des faibles et des pauvres en préconisant d'adoucir le sort réservé aux esclaves, qu'il faut traiter avec humanité et en interdisant l'asservissement des musulmans. Dans ses positions au sujet de l'esclavage, l'Islam s'est d'ailleurs révélé plus restrictif et plus humain que le christianisme. Enfin, le sort réservé aux

vaincus laissait une large place à la tolérance en échange de contributions financières ou d'impôts qu'ils devaient acquitter aux musulmans.

Religion tolérante et égalitaire donc, plus pragmatique que la religion chrétienne et porteuse d'un espoir partagé par la multitude des insatisfaits, l'Islam allait susciter au fil des années et des conquêtes de nombreuses vocations parmi les peuples vaincus.

2. LA PREMIERE PERIODE DES CONQUETES (633 - 645)

A la mort de Mahomet, certaines tribus de bédouins, aux frontières de la péninsule arabique s'étaient cru libérées de l'influence de l'Islam, refusant de reconnaître l'autorité d'Abou Bakr et refusant toute contribution financière ou humaine au nouveau pouvoir. Ces refus ont été parfois accompagnés de renonciations à l'Islam ou de déviations religieuses. Sentant le danger pour l'avenir de l'Islam et de la jeune nation arabe, Abou Bakr a employé sans délai la manière forte pour refaire rapidement l'unité de l'Arabie et réaffirmer la suprématie de l'Islam. A la fois guerre de conquête et entreprise religieuse, l'affaire fut confiée aux plus brillants chefs militaires des premiers temps islamiques qui triomphèrent de leurs adversaires le long du golfe Persique, dans la partie est de l'Arabie, le long de l'océan Indien, et enfin jusqu'au Yémen. Moins d'un an après la mort de Mahomet, Abou Bakr avait triomphé des résistances locales et de façon plus large encore que du vivant du prophète, avait imposé l'Islam à la quasi-totalité de l'Arabie en réalisant l'unité de la Péninsule. Ces guerres locales devaient en quelque sorte servir de répétition à des actions plus ambitieuses. En effet, Abou Bakr entre 632 et 634, puis Omar, à partir de 634, ont lancé les jeunes forces musulmanes contre les Empires byzantin et sassanide.

Les deux Empires qui s'étaient opposés sans discontinuer depuis le milieu du VI^{ème} siècle avaient vu en 628 la victoire des Byzantins sur les Perses et le recul de ces derniers, en Syrie et en Palestine. Plusieurs décennies de luttes sanglantes avaient considérablement affaibli les deux puissances qui devaient faire face de surcroît à des difficultés intérieures : les querelles religieuses de l'Empire byzantin prenaient un caractère de persécutions exercées par les orthodoxes à l'encontre des hérésies monophysites et les jacobites de Syrie et d'Egypte ; le roi de Perse devait quant à lui faire face à l'anarchie et au mécontentement grandissant de sa population provinciale. Les deux Empires, accaparés par leur volonté antagoniste de domination du Moyen Orient, préoccupés par leurs difficultés internes et affaiblis par les guerres qu'ils ne cessaient de se mener n'ont pas réalisé l'importance, stratégique pour eux, des changements qui étaient intervenus dans la Péninsule arabe. Les premières attaques des Arabes en Mésopotamie en 633 ont été considérées par les Byzantins comme ces razzias dont les tribus de bédouins étaient coutumières. Les attaques des Arabes ont de plus bénéficié du soutien des tribus frontalières qui de longue date, avaient formé une barrière contre les razzias bédouines, mais qui s'étaient ralliées aux musulmans suite aux persécutions dont elles avaient été les victimes sous le règne du roi Chosroès II jusqu'en 628.

En l'espace de douze ans, de 633 à 645, la Mésopotamie, la Palestine, la Syrie et l'Egypte passent aux mains des Arabes. Ceux ci franchissent l'Euphrate en 635, occupent la capitale sassanide, Ctésiphon en 638, occupent Damas en 635, puis 636, Jérusalem en 638 et

Alexandrie en 642. Mis à part quelques résistances locales, l'Empire sassanide avait cessé d'exister en 642, et Constantinople avait perdu deux de ses plus belles provinces : la Syrie et l'Egypte. Les Arabes ne s'arrêteront que devant les obstacles naturels : les monts du Taurus en Asie Mineure, les montagnes de l'Iran oriental, les déserts de Cyrénaïque et de Nubie en Egypte.

Dès lors se pose le problème de l'administration des pays conquis, le Coran ne donnant aucune indication sur le sort à réserver aux vaincus. Omar, le successeur d'Abou Bakr s'en remet donc à l'exemple de Mahomet qui, suivant les circonstances, a parfois expulsé, massacré et plus fréquemment réduit à l'état de tributaires les vaincus. Le régime des tributaires n'a véritablement été organisé que sous les califes. On distinguait les païens qui devaient se convertir à l'Islam sans pour autant être considérés comme d'authentiques musulmans et les « gens de l'Ecriture » ou « gens du Livre », les juifs et les chrétiens, qui pouvaient continuer à pratiquer leur religion en se plaçant sous la protection des musulmans moyennant certaines obligations, financières par exemple. Quant au massacre des vaincus, il n'a été pratiqué que sur les armées en déroute et sur les populations qui avaient opposé la violence aux conquérants.

En effet, il n'était pas de l'intérêt des musulmans d'exterminer les populations qui se soumettaient à leur domination et qui, surtout dans les pays riches, apportaient une contribution importante à la vie économique de la jeune communauté musulmane. Les premiers califes ont utilisé dans une assez large mesure les institutions locales en les adaptant à la législation islamique. En Syrie et en Egypte, la situation et l'administration antérieures furent respectées et les propriétaires fonciers conservèrent la propriété de leurs terres moyennant un impôt foncier. En revanche, les biens du roi de Perse, de sa famille, ceux des propriétaires en fuite ou morts au combat furent confisqués au profit de l'état musulman qui en assura la gestion. Parfois, ces biens furent confiés à titre précaire à leurs anciens propriétaires contre le versement d'un impôt foncier et d'un tribut.

En raison des revenus importants échus à la communauté musulmane depuis le début de ses conquêtes, et suivant en cela la tradition du Prophète, un cinquième des revenus du butin devait revenir à Allah ou à son représentant, le reste étant distribué aux combattants musulmans. Les dirigeants mecquois quant à eux gardaient le pouvoir politique et le contrôle des terminus caravaniers. Les territoires conquis furent divisés en provinces à la tête desquelles furent installés des gouverneurs militaires et politiques assistés par des fonctionnaires recrutés au sein des anciennes administrations sassanide ou byzantine. Cette adhésion du personnel des anciens Empires fut facilitée par la tolérance des conquérants en matière de religion.

Pour mieux consolider le pouvoir musulman sur les territoires conquis, des villes furent créées autour de camps militaires dans lesquels vivaient les Arabes. Ainsi les centres urbains de Bassora et Koufa en Mésopotamie, Fustât (Le Caire) en Egypte furent créés aux carrefours des principales voies de communication. C'est à partir de ces villes de garnison que commencera à s'étendre l'influence arabe, attirant toute une population d'artisans et de marchands.

Dans les provinces conquises, les Arabes ont souvent été considérés par les populations comme des libérateurs plus que comme des oppresseurs. La tolérance dont ils faisaient preuve à l'égard des pratiques religieuses contrastait avec les répressions menées par l'autorité impériale de Constantinople ; ils assuraient la protection des citadins contre les

razzias des tribus nomades et s'imposèrent comme les garants d'une organisation administrative et urbaine fortes.

3. **LA SECONDE PERIODE DES CONQUETES (678 - 716)**

Après la première phase d'expansion et la période d'adaptation nécessaire à la situation nouvelle, le jeune état musulman a connu quelques décennies assez troublées, qui ont correspondu à la lutte pour le pouvoir entre plusieurs clans arabes. La victoire des Omeyyades, avec Mu'awiya en 660 – 661, marque le succès d'une fraction de l'aristocratie mecquoise et une transformation de l'état musulman en état séculier. Mais surtout, les Omeyyades ont lancé une deuxième vague d'expansion dans trois directions : l'Asie Mineure et Constantinople, l'Asie centrale et l'Inde, enfin l'Afrique du nord et l'Espagne. Le facteur religieux a été mis en avant par les Omeyyades pour inciter les Arabes à maintenir et développer leur expansion politique. Les luttes contre les Byzantins ont pu faire figure de guerre sainte et les califes apparaître comme les défenseurs de l'Islam face aux infidèles de l'extérieur, comme à ceux de l'intérieur.

Ainsi en Asie Mineure, les montagnes du Taurus n'ont pas fait l'objet de guerres de conquête, bien que les musulmans aient fait des incursions dans les provinces byzantines. En revanche, la région de la Cilicie et du Haut Euphrate a constitué un enjeu territorial entre les deux puissances. Mais l'exploit remarquable accompli par les musulmans à cette époque est la série de sièges menés contre Constantinople, la capitale byzantine au prestige incomparable qui avait résisté aux troupes perses. Trois sièges eurent lieu en 668 – 669, de 674 à 680, enfin de 716 à 718. Bien que non couronnées de succès, ces expéditions ont démontré l'ardeur conquérante des musulmans et imposé aux Byzantins une attitude plus prudente à leur égard.

Les Arabes ont continué leur expansion dans une autre direction : l'Asie centrale et l'Inde à partir des bases musulmanes établies au Khorasan, en Iran oriental. Après la conquête de l'Afghanistan, en 699 – 700, ce fut le tour des territoires de l'Asie centrale, au Tokharistan en 705, en Sogdiane en 706 – 709, au Khwarezm en 710 – 712, et au Ferghana en 713 – 714. L'Asie centrale constitua l'extrême avancée de la poussée musulmane vers le nord-est, qui faisait alors face aux Turcs. Les musulmans ont poussé leurs conquêtes jusqu'au Béloutchistan en 710 et le Pendjab fut occupé en 713, mais la présence musulmane ne fut pas maintenue dans ces régions lointaines et c'est l'Indus qui marqua la frontière entre l'Empire arabe et l'Inde.

Le troisième axe d'expansion a été constitué en direction de l'Afrique du nord et de l'Espagne. Une première expédition avait été tentée en 647 et montra aux Arabes les faiblesses des défenses byzantines en Byzacène. Une autre expédition eut lieu en 670 et aboutit à la création d'un camp militaire, Kairouan en Ifriqiya. L'Atlantique pourrait avoir été atteint dès 681 – 682, mais l'occupation définitive du Maghreb (couchant, occident) eut lieu entre 695 et 708 à la suite de la prise de Carthage en 698, de la défaite des troupes berbères en 702 et de l'implantation des Arabes au Maroc entre 705 et 708. Après un temps d'arrêt, la progression reprit vers l'Espagne en 711. Les Arabes auxquels s'étaient associés les Berbères occupèrent Cordoue, Tolède et continuèrent leur progression vers le nord du pays. En 716,

l'Espagne était considérée comme totalement conquise, bien que la Cantabrique soit restée sous l'autorité des populations Celtibères qui y vivaient. Au-delà des Pyrénées, les Arabes continuèrent leur progression à l'intérieur de la Gaule, remontant la vallée du Rhône, étendant leur influence sur la Gascogne, puis remontant en direction du Poitou et de la Touraine. Leur progression fut arrêtée en 732 par Charles Martel dans la région de Poitiers qui marqua l'extrémité de leur avancée alors qu'ils envisageaient de pousser leurs conquêtes au-delà du Rhin. Les troupes arabes refluèrent ensuite en Espagne, à l'intérieur des territoires conquis en 716.

Aussi loin de Damas, la capitale de l'Empire depuis 660, les envahisseurs n'étaient plus uniquement constitués d'Arabes musulmans. Après avoir obtenu la soumission des peuples Berbères de l'Afrique du nord, les Arabes les ont engagés dans les conquêtes en Espagne. Ainsi, en 711, 7 000 Berbères resteront sur le sol de la Péninsule ibérique, aux côtés de 10 000 Arabes qui s'arrêteront en Andalousie. Située aux confins occidentaux de l'Empire musulman, l'Espagne restera pour ces guerriers venus des déserts et des steppes des rives sud de la mer Méditerranée une terre fascinante. Située entre l'Afrique et l'Occident barbare de l'Europe, l'Espagne était à la frontière de deux mondes et exerça sur tous ceux qui s'y sont arrêtés une attraction restée unique dans l'Empire.

Jusqu'au règne de Abd al-Malik (685 – 705), les institutions mises en place antérieurement avaient été maintenues. C'est avec lui qu'intervinrent les premières grandes modifications. Celles-ci étaient dues au fait que le nombre des Arabes avait augmenté dans les provinces, et qu'en raison des conversions, les musulmans étaient devenus de plus en plus nombreux. Il s'en est suivi une arabisation progressive des administrations où des fonctionnaires arabo-musulmans côtoyaient désormais des fonctionnaires chrétiens. La langue arabe devint peu à peu la langue administrative dans toutes les provinces de l'Empire. C'est à cette époque qu'apparurent les premières monnaies frappées par les musulmans : le dinar or, et le dirhem argent. Les terres distribuées aux Arabes devinrent peu à peu des grands domaines privés que les propriétaires musulmans laissèrent à des fermiers indigènes le soin d'exploiter. Par le jeu des conversions, exemptant les nouveaux musulmans de certains impôts, et des cessions de terres productives aux conquérants, les recettes de Damas diminuaient entraînant une augmentation des impôts de ceux qui continuaient à en payer. Un mécontentement croissant parmi les populations non musulmanes entraîna une accélération des conversions.

Les califes Omeyyades auront étendu leur suprématie sur des territoires considérables, de l'Atlantique au Turkestan. Ils auront de plus contribué à maintenir le caractère profondément arabe du gouvernement en continuant à s'appuyer sur les traditions littéraires et culturelles de l'Arabie. Unicité de gouvernement, unicité de langue, unicité de culture, unicité de monnaie, la dynastie Omeyyade aura mené le peuple arabe au faîte de la gloire et de la puissance sur des territoires immenses au cœur d'un espace commercial d'une infinie richesse s'étendant sur trois continents.

TROISIEME PARTIE

ELEMENTS DE COMPREHENSION

L'expansion de l'Islam depuis les premières conquêtes, jusqu'à nos jours est indissociable de l'adhésion aux principes énoncés par le Prophète, et comme telle, elle a souvent pris l'aspect d'une conquête destinée à affirmer la suprématie de la religion musulmane. Mais en même temps, elle a pu apparaître comme la manifestation triomphante d'un peuple jusqu'alors tenu en marge des grands Empires. C'est donc une réaction politique, sociale, et même économique du peuple arabe qui aboutit à des bouleversements considérables de l'ordre anciennement établi.

Mais ces quelques éléments de réflexion ne suffisent pas à expliquer l'ampleur et la rapidité de ces conquêtes. Il semble en effet indispensable de chercher des éléments complémentaires, probablement sans importance pris séparément, mais qui ensemble ont pu laisser s'épanouir un tel mouvement dont une des conséquences fut la mise en place d'un nouvel ordre mondial sur les décombres des anciennes civilisations.

C'est pourquoi il peut être utile d'examiner les éléments à notre disposition sous des aspects différents, en essayant d'expliquer en quoi la géographie par ses limites et ses continuités, l'économie par ses flux, la religion musulmane par ses spécificités, et tous les acteurs, arabes, perses, byzantins, berbères, ... ont contribué, chacun à leur manière à cette exceptionnelle réussite.

1. LA GEOGRAPHIE

Dans un premier temps, l'examen d'une carte peut s'avérer utile à la compréhension du phénomène musulman lors de ses deux premières phases de conquêtes.

En 716, l'Empire s'étendait sur près de 80 degrés de longitude, de l'Atlantique à l'Asie centrale, et sur à peine plus de 25 degrés de latitude de l'Asie centrale au Yémen, c'est à dire environ 7 700 km sur 2 800 km soit une étendue près de trois fois plus importante en longitude qu'en latitude. Mais le poids économique des différentes régions n'est pas uniforme à l'intérieur de l'Empire. En effet, si on fait abstraction de la Péninsule arabique qui n'avait pas une production agricole significative au regard des besoins de l'Empire à l'exception de sa partie sud, les parties productives de celui-ci sont inscrites à l'intérieur de 18 degrés de latitude, soit 2 000 km seulement presque uniformément répartis autour du 35^{ème} parallèle de latitude nord.

Après ces considérations strictement physiques, l'examen de la carte met en évidence la relative uniformité des territoires conquis. Ainsi, ceux-ci, bien que moins austères que la Péninsule arabique sont presque tous des territoires semi-arides dans lesquels l'élevage n'est possible que pour du petit bétail (moutons, chèvres) du fait de l'absence de pâturages pour du bétail plus important. Le recours à l'irrigation est bien souvent indispensable à l'agriculture vivrière et à la culture des céréales. Ainsi les techniques d'irrigation par canaux apparues en Perse se sont largement exportées vers l'occident et le Maghreb, l'Egypte ayant, elle, la chance de posséder un fleuve aux vertus maintes fois célébrées tout au long de l'Histoire. Cette aridité du climat entraîne à l'intérieur des zones conquises des modes de vie comparables d'une extrémité à l'autre de l'Empire.

La relative pauvreté des sols associée, à la sécheresse du climat incite les populations à se regrouper dans des oasis, points de fraîcheur dans lesquels l'eau est moins difficile à extraire du sol. Le climat y est moins éprouvant, l'agriculture et l'élevage y sont possibles, de même que la production de fruits. En dehors de ces oasis qui jalonnent très souvent les routes commerciales, les campagnes sont souvent désertes. L'Espagne n'échappe pas réellement à cette logique, puisqu'en dehors de la côte est, le Levant, qui vit des ressources de la mer et du commerce avec l'Empire romain, l'intérieur du pays est plutôt aride et peu peuplé.

La ressource en bois est rare sur la plus grande partie de l'Empire et ne permet pas la construction navale pour une flotte maritime. Certes l'Egypte était dotée d'une batellerie fluviale, de même que la Mésopotamie, mais le bois était en grande partie importé de l'Inde pour les besoins des arsenaux. Ce n'est que lorsque les forêts d'Afrique du nord seront conquises, que les Arabes construiront une flotte pour partir à la conquête de l'Espagne et de la Sicile, puis, plus tard, avec le développement du commerce maritime, que le bois en provenance de l'Italie du nord ou des Balkans pourra servir à donner une réelle dimension navale à l'Empire musulman.

Dans un tel espace, les grandes routes ainsi que les voies de communications sont peu nombreuses et relient entre elles les principales villes ou les oasis dans lesquelles s'agglomère la plus grande partie de la population. En dehors de ces zones où vivent des populations sédentarisées, réceptives à la culture et à l'organisation du pouvoir dominant, la vie est bien souvent difficile et austère. La répartition, très hétérogène des populations, permet aux envahisseurs de contrôler de vastes espaces géographiques à partir de quelques villes judicieusement choisies sur les routes caravanières.

Cette relative unicité de l'espace conquis a sans doute permis aux conquérants de s'intégrer plus facilement au sein d'une population qui connaissait des préoccupations et des difficultés comparables aux leurs.

La péninsule arabique tient une place à part au sein de ces considérations géographiques. Cette vaste étendue quasi désertique était restée en marge des préoccupations des Empires. A part quelques velléités de domination de la partie sud de la Péninsule par les Abyssins au cours du VI^{ème} siècle, le reste de celle-ci était restée à l'abri des convoitises des grandes civilisations. Pourtant, c'est de ce « bout du Monde » qu'est partie la conquête au moment même où les flux commerciaux entre l'Orient et l'Occident permettaient aux mecquois d'accéder à une certaine prospérité. Les caravanes n'ont emprunté les routes de l'Arabie que durant une période relativement courte, puisque La Mecque est retournée à son isolement commercial aussitôt après que la capitale de l'Empire sera devenue Damas. C'est donc la population d'une ville sans ressources propres, qui a su opportunément saisir la

chance qui s'offrait à elle pour radicalement changer ses conditions d'existence ainsi que celles de l'ensemble du peuple arabe, comme si la Péninsule n'avait eu comme seule vocation que de donner au Monde une religion nouvelle, l'Islam, et un peuple pour la disséminer.

2. UNE RELIGION UNIVERSALISTE

Le succès des conquêtes ne peut être totalement dissocié de la religion que le peuple arabe s'attachait à faire partager et pour laquelle il s'était battu. Contrairement à une idée reçue, l'Islam n'a pas toujours été imposé aux infidèles. Au contraire il a très souvent été adopté par les peuples conquis, et en premier lieu par les Arabes eux-mêmes.

Très proche du judaïsme, et du christianisme auquel il se réfère à maintes reprises, l'Islam a été profondément marqué par les valeurs de la société mecquoise et par la langue arabe qui reste toujours la langue liturgique des prières rituelles. Le peuple arabe a été choisi par Dieu pour recevoir la Révélation, et la langue du Prophète a vocation à répandre la parole qu'il a reçue autour du Monde. Prêchant un monothéisme strict, en réaction violente contre le paganisme de la Péninsule arabique au VII^{ème} siècle, insistant en permanence sur la notion d'unicité divine, l'Islam a également vocation à régler la vie quotidienne et politique des croyants.

Les révélations faites à Mahomet ont une vocation profondément sociale et démocratique qui fait une large part à la tolérance à l'égard des « gens du Livre ». Ainsi, la valeur des croyants se mesure au mérite, à la sincérité de la foi et exclut de son champ d'appréciation tout droit lié à la naissance ou à la condition sociale, ce qui a permis à la communauté musulmane de choisir les premiers califes hors de la famille de Mahomet.

Le Coran, élément central de l'Islam aura été non seulement un vecteur de la religion, mais aussi un vecteur de la langue arabe à travers le Monde, contribuant ainsi à ce que des peuples pourtant éloignés puissent se parler et se comprendre d'un bout à l'autre de l'Empire.

De surcroît, la langue arabe avait d'autant plus de facilités pour s'imposer en Arabie d'abord, puis dans le reste de l'Empire, que c'est une langue sémitique. Les peuples qui occupaient la Péninsule arabe au début du VII^{ème} siècle étaient tous des peuples d'origine ismaélites qui parlaient des langues ou des dialectes certes différents mais aux racines communes. Le commerce imposait aux bédouins de parcourir en permanence les routes caravanières. Ils devaient se faire comprendre partout où ils se rendaient pour vendre ou acheter leurs marchandises facilitant ainsi dans une large mesure, outre les échanges culturels, l'adoption d'une langue unique que beaucoup avaient des chances de comprendre rapidement.

Hors de la péninsule, des communautés juives dispersées autour du Bassin méditerranéen s'étaient implantées le long des routes commerciales en Perse, en Mésopotamie, en Afrique du nord, et jusqu'en Espagne. Parlant elles aussi une langue sémitique, elles ont certainement facilité l'adoption de la langue arabe au sein des villes et des communautés dans lesquelles elles vivaient et avec lesquelles elles commerçaient.

De plus, l'obligation faite à tout musulman d'aller en pèlerinage à La Mecque une fois au moins dans sa vie s'il en a la possibilité est également un élément fédérateur. Des hommes et des femmes venant de toutes les parties du Monde pouvaient se rencontrer, se parler, et pratiquer la même liturgie en un même endroit. Il est certain que, partageant des valeurs religieuses communes, les pèlerins se croisant dans la Ville Sainte se sont sentis appartenir à une même communauté, renforçant par là le sentiment d'une identité partagée.

La vocation universelle de l'Islam ne doit pas laisser penser que les conquêtes avaient pour unique objet la Guerre Sainte. L'idée même de conquête était probablement absente des razzias des premiers temps, et les Arabes dont la foi était parfois fragile étaient probablement plus intéressés par le butin qu'ils espéraient tirer de leurs coups de force que par la volonté d'étendre l'Islam à d'autres peuples.

C'est pourquoi, compte tenu des dissensions qui étaient apparues dès le lendemain de la mort de Mahomet entre les proches du Prophète d'une part, et entre les différentes tribus fraîchement converties d'autre part, il est probable que ces entreprises guerrières avaient également pour but d'affermir la communauté musulmane en faisant taire, pour un temps du moins, les tensions internes. Par la suite, le succès étant au rendez-vous, il y a tout lieu de penser que la foi des conquérants dans l'Islam, et donc leur cohésion, en fut renforcée. Ils pouvaient vérifier par l'expérience la réalité des paroles du Prophète et l'authenticité d'une religion qui leur apportait la victoire.

Enfin, l'Islam apportait aux peuples conquis deux espoirs : l'arrêt des persécutions perpétrées à l'égard des hérésies monophysite et jacobite, en Egypte et en Syrie, les conquérants se montrant beaucoup plus tolérants que les Byzantins à l'égard de leurs pratiques (ceux-ci étant « gens du Livre »), et les musulmans ayant la possibilité de s'extraire de leur condition sociale pour atteindre des couches sociales plus aisées. Ce dernier point fut plus un espoir qu'une réalité, les convertis à l'Islam non arabes n'étant pas considérés comme des musulmans à part entière dans les premiers temps. Mais le Coran n'excluait pas cette possibilité, attribuant les mérites de la vie matérielle à la sincérité de la foi avant toute autre considération.

3. LE REJET DE L'AUTORITE EN PLACE

Les succès remportés par les Arabes sur leurs adversaires ne peuvent pas s'expliquer uniquement par la valeur militaire de ces guerriers venus du désert. Certes, les bédouins nomades étaient des hommes turbulents, valeureux, habitués à ces coups de main contre les oasis ou les caravanes et au cours desquels ils s'appropriaient de quoi subsister. Mais leur organisation était limitée à l'échelle de la tribu et ils n'avaient pas de réelle tradition guerrière comparable à celle des Byzantins ou des Perses. C'est pourquoi l'idée de conquête brutale, guerrière, avec des batailles et des armées organisées ne peut expliquer ces succès. Les Arabes n'avaient pas à l'origine, l'idée de conquête. Il paraît très improbable que ces conquêtes, en particulier lors de la première phase aient fait partie d'un plan établi, avec des objectifs choisis, dans le cadre d'une stratégie élaborée. En revanche, c'est devant la faiblesse de leurs adversaires et en considérant les succès dont ils étaient les premiers étonnés que les

conquérants arabes ont réalisé qu'ils pouvaient donner une dimension différente à leurs actions.

Les premières actions se sont déroulées aux frontières de la Mésopotamie alors dominée par les Perses. Tout comme aux frontières de l'Empire romain, des tribus arabes, alors chrétiennes ou païennes étaient chargées d'assurer la protection de l'Empire contre les incursions des autres tribus arabes et les razzias. Or, le roi de Perse Chosroès II avait jusqu'à sa mort en 628 maltraité et persécuté ces tribus qui vivaient aux marges de son royaume et qui allaient en conséquence se livrer aux côtés des Arabes à des razzias incessantes en territoire sassanide.

Entre 629 et 632, huit souverains se sont succédés à la tête de la Perse et Yazdadjird III qui régnait lors des attaques musulmanes en 633 ne disposait que d'une autorité limitée. C'est donc dans une province livrée à l'anarchie, affaiblie par le ralliement de ses défenseurs aux musulmans et dont les habitants manifestaient une opposition grandissante au pouvoir de Ctésiphon que les Arabes se sont livrés à leurs attaques. Devant leurs succès, ils s'avancèrent plus loin en Mésopotamie, puis atteignirent la capitale du Royaume et continuèrent leur avance dans un pays moribond.

En Syrie et en Palestine, la conquête est également due à une action locale prolongée ensuite dans la profondeur. Là encore, le mécontentement des tribus arabes, chargées de protéger les frontières des provinces byzantines a conduit celles-ci à se rallier aux musulmans : les difficultés financières auxquelles devait faire face l'Empire après la guerre de reconquête qu'il avait menée contre la Perse avait conduit Héraclius à supprimer en 630 les subsides versés à ces tribus pour la défense des provinces. De plus, l'Empire byzantin avait persécuté les monophysites et les jacobites, les accusant d'avoir accueilli favorablement les sassanides lors de leur conquête. A la suite de ces persécutions à leur encontre, les Syriens n'allaient pas opposer une grande résistance à l'arrivée des musulmans qui allaient se révéler plus tolérants que les Byzantins.

En Egypte encore, le patriarche d'Alexandrie se livrait à des pressions religieuses sur la population égyptienne à majorité copte. De plus, le poids des impôts que les Egyptiens devaient à Constantinople avait suscité un mécontentement grandissant.

En Afrique du nord, lors de la deuxième phase des conquêtes, les Arabes allaient se heurter, comme les Byzantins auparavant, à la résistance des Berbères. Cette résistance dura jusqu'au début du VIII^{ème} siècle et les Arabes profitèrent de dissensions au sein de la résistance pour établir leur suprématie. Les citadins pour leur part virent revenir avec les conquérants un pouvoir fort qui leur assurait une protection contre les razzias des nomades.

En Espagne enfin, la faiblesse de la royauté wisigothe ainsi que le ralliement des communautés juives de Cordoue et de Tolède qui avaient été persécutées par les rois catholiques ont facilité la conquête de l'Espagne par les musulmans. C'est d'ailleurs à ces communautés juives émigrées en Afrique du nord puis revenues en Espagne à la suite des musulmans que sera donnée la garde des villes conquises.

A la relative bienveillance des populations qui se sont souvent senties plus proches des nouveaux conquérants, que de la puissance tutélaire, il est nécessaire d'ajouter la faiblesse chronique des deux Empires, qui sortaient exsangues des guerres qui les avaient opposés. Lors de la reconquête de la Syrie, les Byzantins avaient poursuivi les Perses jusqu'à Ctésiphon, la capitale sassanide qui avait été mise à sac. Occupées à combattre l'une contre l'autre, les deux puissances n'avaient pas évalué avec suffisamment de justesse le danger

qu'allait représenter pour eux l'émergence d'une nouvelle puissance avec laquelle il allait falloir compter. Elles ont contribué elles-mêmes, par leur aveuglement, à faciliter l'invasion des musulmans en affaiblissant leurs propres défenses pourtant organisées de longue date. Lorsque les premières razzias eurent lieu sur leur territoire, elles les considérèrent comme des incursions habituelles sans réaliser que les rapports de force étaient en train de changer. Lorsqu'elles prirent conscience du danger, il était déjà trop tard.

Les résistances aux musulmans ont été principalement le fait des populations rurales des montagnes. En Perse, dans les reliefs de l'Iran central, et en Afrique du nord, dans les montagnes de l'Atlas. Ces populations, à l'identité très marquée s'opposaient à toute forme de tutelle ou de domination venue d'ailleurs. Mais ces résistances, certes gênantes pour les conquérants n'ont pas réellement empêché la mise sous tutelle des territoires conquis, des villes, des oasis et des routes commerciales qui dès lors assuraient au Califat le contrôle de l'économie et l'enrichissement de l'Empire.

4. UN ESPACE ECONOMIQUE UNIFIE

Il n'est certainement pas anodin de remarquer que l'Arabie d'où est partie la conquête des musulmans se situe au milieu des deux espaces économiques dont les Empires sassanide et byzantin étaient les maîtres, comme si cette péninsule désolée devait servir de trait d'union entre deux mondes immensément riches.

A la veille de l'Hégire, le futur espace économique arabe était divisé en trois domaines distincts. L'Occident barbare, vidé de ses richesses en or, du fait de la balance commerciale très déficitaire au profit des Levantins. Ceux-ci avaient récupéré l'or qui circulait dans l'ancien Empire romain d'occident, et les pays de l'Occident utilisaient alors une monnaie d'argent sans valeur et qui était le symbole de leur faiblesse économique.

Le deuxième domaine est l'Empire byzantin qui avait lui aussi une balance commerciale déficitaire vis à vis des régions de l'Orient et qui lui fournissaient les produits nécessaires à ses besoins. Mais à la veille de l'Hégire, l'Empire byzantin possédait deux atouts que ne possédait pas l'Occident barbare : le rôle d'intermédiaire entre l'Orient et les pays de l'ouest de la Méditerranée qui lui permettait de récupérer à l'ouest l'argent qu'il dépensait à l'est ; l'utilisation d'une monnaie or forte et universellement reconnue pour les échanges en Méditerranée et au Moyen Orient : le dénario byzantin. De plus, l'Empire disposait de gisements aurifères égyptiens qui lui permettaient de limiter les conséquences de son déséquilibre commercial.

Le troisième domaine est le Royaume sassanide dans lequel circulait une monnaie d'argent, la drachme, et qui était la monnaie des échanges au Moyen Orient, en Asie centrale et dans l'océan Indien. La Perse disposait en revanche d'immenses quantités d'or qui étaient stockées dans les palais des rois sassanides. On pouvait donc assister à un mouvement des richesses en or allant de l'ouest vers l'est d'autant plus défavorable à l'économie byzantine que l'or qui passait aux mains des Perses disparaissait des circuits d'échanges.

De plus, les monnaies fortes du moment, le dénario byzantin et la drachme sassanide circulaient dans deux espaces concurrents et qui se tournaient le dos. Certes ces

deux espaces n'étaient pas étanches entre eux, mais les continuelles rivalités qui opposaient les deux puissances en limitaient les possibilités de développement. Car le succès militaire des Arabes ne doit pas occulter le fait économique, et l'étonnante synergie qui s'est mise en place lorsque les deux espaces économiques de l'océan Indien et de la mer Méditerranée se sont retrouvés unifiés sous une même autorité. Les Arabes ont remis en circulation les immenses quantités d'or qui étaient stockées dans les palais sassanides, dans les tombeaux égyptiens ainsi que dans les églises de Syrie et de Mésopotamie après les avoir frappées.

A ces ressources précieuses et soudaines, il faut ajouter les revenus des impôts qu'ils commençaient à percevoir à la place des Empires. Dans un premier temps, les Arabes n'ont pas créé d'impôts nouveaux, et leur politique fiscale avait pour but d'une part de détourner à leur profit les impôts qui étaient perçus avant leur arrivée par le roi sassanide ou l'empereur byzantin, d'autre part de favoriser les musulmans en les dispensant de l'impôt de capitation (impôt par habitant) et de certains impôts fonciers, ce qui avait pour but de favoriser les conversions des populations conquises.

La possession de l'espace compris entre l'Egypte et la Perse permettait aux Arabes de s'approprier les exploitations minières des deux anciennes puissances ce qui devait amplifier l'effet bénéfique de la réunion des deux espaces en un seul. Ainsi, les mines d'or de l'Arabie occidentale, du Caucase, de l'Arménie, de l'Oural et même de l'Afrique subsaharienne (le Soudan) devaient contribuer à asseoir la puissance économique du Monde arabe. Les mines d'argent de l'Espagne, de l'Atlas marocain, de l'Arménie, de l'Iran du nord et de l'Asie centrale étaient également passées sous leur contrôle.

Cette unification en un espace économique de territoires dont les ramifications s'étendaient de l'Espagne à la Chine, de l'Afrique noire à l'Asie centrale a pu créer en quelques décennies un tel climat de confiance et de prospérité qu'après une tentative avortée en 660, les musulmans ont pu imposer leur système monétaire composé de dinars or et de dirhems argent dès 695 pour tous les échanges d'un bout à l'autre de l'Empire. Là encore, les musulmans ont assemblé au sein d'un même système monétaire les deux devises qui se faisaient concurrence jusque là.

Par leur domination sur l'Afrique du nord, les Arabes ont réintroduit l'Occident barbare et l'Espagne dans les flux du commerce et les courants de l'économie mondiale. Ce fut certainement une chance pour l'Europe qui bénéficia des échanges avec l'Orient et surtout pour l'Espagne qui allait connaître une période très brillante après la conquête arabe.

Mais le fait économique dans la réussite arabe peut également s'expliquer par d'autres considérations. En effet, des communautés juives s'étaient installées depuis longtemps sur les routes du commerce et les voies de communication autour du Bassin méditerranéen. Ces communautés avaient dû fuir l'Orient à la suite de deux périodes de persécutions dont ils avaient été les victimes : au VI^{ème} siècle avant Jésus Christ sous le règne de Nabuchodonosor puis au 1^{er} siècle de notre ère lorsque le temple de Salomon de Jérusalem avait été détruit. De ces vagues successives d'émigration devaient suivre une fertilisation des axes commerciaux par des communautés juives dont les origines et la langue ismaélite ainsi que le sens du commerce les rendaient très proches des Arabes du VIII^{ème} siècle. Ces communautés qui se trouvaient à tous les carrefours du commerce mondial, de l'Occident barbare à l'Inde et à l'Ethiopie, et qui avaient été maltraitées ou persécutées en de nombreux endroits, en Egypte, en Espagne, en Syrie en Mésopotamie par exemple ont certainement joué un rôle en faveur de l'arabisation des espaces conquis : parfois un rôle d'aide plus ou moins directe aux conquérants lors de leur arrivée (en Egypte, en Syrie ou en Espagne) ; ensuite un

rôle de facilitation dans le processus d'adoption des coutumes et de la langue arabes par les peuples conquis partout où ces communautés étaient implantées.

5. UNE INTEGRATION REUSSIE

Mais toutes les considérations développées ci-dessus ne doivent pas occulter ce qui paraît être également un élément fondamental sans lequel l'Empire n'aurait pu exister de façon durable : l'intégration réussie des Arabes au sein des peuples avec lesquels ils devaient vivre. Car le maintien d'une autorité impériale n'aurait pu se faire sans que les peuples d'accueil ne l'aient rendu possible, et ce d'autant plus que les Arabes étaient peu nombreux, souvent minoritaires dans les villes dans lesquelles ils s'implantaient.

Le premier facteur ayant concouru à la bonne intégration des Arabes au sein des populations soumises est sans doute leur modération dans la victoire. La victoire était plus souvent une victoire politique ou diplomatique qu'une victoire militaire, c'est à dire que les villes se rendaient après avoir signé un traité en bonne et due forme avec les conquérants. Selon les circonstances, les traités signés devaient garantir aux vaincus certains droits, en particulier en matière de pratiques religieuses leur laissant, comme nous l'avons vu la liberté de pratiquer leur culte.

Les vainqueurs ne se sont pas livrés au pillage, à la destruction, à l'extermination dans les territoires conquis si bien que les populations n'avaient aucune raison de voir en eux des barbares sanguinaires. Les Arabes ne revendiquaient la mort que des combattants des villes qu'ils avaient dû gagner par la force et des armées en déroute. De même, seuls les palais sassanides ont été pillés, mais le but était de récupérer les immenses quantités d'or que les seigneurs locaux avaient amassées. Devant cette modération, les Arabes avaient toutes les chances d'être plutôt bien accueillis par les populations.

De plus, à leur arrivée ils n'ont eu aucune volonté de détruire ou remplacer les institutions en place. Au contraire, leur relative inexpérience des rouages d'une administration centralisée, ainsi que leur faible nombre les rendaient tributaires des connaissances et des pratiques des populations locales. Il s'agissait donc pour eux de mettre en place des chefs arabes aux postes importants en gardant l'organisation et les personnels d'une structure existante. Il n'y a donc pas eu désorganisation des mécanismes et des rouages de l'état. Les musulmans laissaient aux populations indigènes leur autorité sur le fonctionnement des administrations, la collecte des impôts, la rédaction des lois et la frappe de la monnaie, les Arabes gardant l'autorité dans les domaines de la guerre, de l'ordre public, la direction du culte, la distribution des pensions et le prélèvement de certains impôts.

En matière foncière, les guerriers musulmans avaient interdiction de s'approprier d'autorité les terres des indigènes. Les terres publiques ainsi que les terres des propriétaires qui avaient fui l'arrivée des Arabes ou qui étaient morts étaient annexées par les musulmans au profit du Califat. Elles étaient ensuite données aux guerriers musulmans à titre individuel ou à l'ensemble d'une tribu, à charge pour ceux-ci de l'exploiter et d'en tirer les bénéfices. En revanche, les terres privées étaient laissées à leurs propriétaires, ceux-ci devant acquitter deux impôts auxquels les musulmans n'étaient pas soumis : la capitation (impôt par tête) auquel les

non chrétiens et les esclaves étaient déjà soumis avant l'arrivée des Arabes, et l'impôt foncier. La différence entre propriétaires musulmans et non musulmans était donc essentiellement d'ordre fiscal.

En matière religieuse, la tolérance à laquelle les Arabes étaient habitués avant le début de leurs conquêtes se retrouve dans la relative liberté de culte qu'ils ont laissée aux populations soumises. Les chrétiens et les juifs bénéficiaient ainsi en tant que « gens du Livre » d'un statut particulier, le statut de protégé (*dhimmî*). Leur soumission à la puissance arabe les autorisait à la pratique de leur religion et les Arabes s'engageaient à les protéger en échange de quoi ils devaient admettre la suprématie de l'Islam et s'interdire de chercher à convertir les musulmans. Cette reconnaissance de la suprématie de l'Islam avait pour conséquence de réserver aux seuls musulmans arabes les plus hautes fonctions politiques et administratives.

Les citadins et les nomades de l'Arabie préhégréenne avaient déjà une grande habitude de la confrontation des idées. Les tribus arabes vivant dans le désert étaient les unes païennes, les autres chrétiennes, d'autres enfin polythéistes. La ville de La Mecque était un lieu de pèlerinage pour des confessions multiples qui coexistaient depuis toujours et dont les adeptes venaient de toute l'Arabie vénérer quelques-unes des 400 idoles de la Kaaba. Les bédouins arabes, côtoyaient de surcroît des populations chrétiennes venues de l'Ethiopie, des esclaves animistes venus de l'Afrique noire, les représentants des Empires et également les équipages des bateaux venus de l'Inde ou de la Chine. D'ailleurs, la façon relativement pacifique dont les mecquois se sont soumis aux musulmans en 630, avant de se convertir à l'Islam est un élément supplémentaire pour apprécier l'ouverture d'esprit et la tolérance dont faisaient preuve les Arabes. C'est donc une population habituée à la coexistence des idées et des religions qui s'échappera du désert pour conquérir et unifier les territoires des Empires.

Enfin, les premiers guerriers bédouins étaient sans doute plus motivés dans leurs conquêtes par le butin qu'ils pouvaient espérer d'une victoire que par la vocation universaliste d'un Islam auquel ils s'étaient eux même fraîchement convertis. D'ailleurs, la foi qui les animait ne s'est raffermie que lorsque les victoires militaires et les succès les ont confortés dans le fait qu'ils se battaient pour une cause juste. Ce sont donc les motivations matérielles qui eurent le dessus sur les motivations religieuses dans les négociations qui leur donnèrent le contrôle des villes. Ils ne jugèrent donc pas utile de martyriser les populations pour les convaincre de la justesse d'idées auxquelles ils ne croyaient parfois eux-mêmes qu'avec peu de conviction.

En certains endroits d'autre part, à Bassora, et Koufa en Mésopotamie, à Fustât en Egypte, les Arabes avaient construit des camps militaires. Ces villes dans lesquelles allait être implantée l'administration arabe ont peu à peu capté les activités des villes voisines au détriment de celles-ci. L'influence arabe et donc l'arabisation des populations s'est ensuite faite depuis ces camps qui allaient rivaliser puis supplanter les villes anciennes. Ces villes nouvelles devinrent rapidement de grands centres du rayonnement religieux, politique, linguistique et culturel du Monde arabe.

Enfin, les populations indigènes ont pris elles aussi une part particulièrement active à l'arabisation de leur propre société. Les fonctionnaires chrétiens et juifs qui étaient responsables de l'administration de l'ex-Empire byzantin connaissaient parfaitement les rouages de leur société. De plus sachant lire et écrire ils furent eux même les rédacteurs et les responsables de l'application des lois dictées par les musulmans, ces derniers étant les héritiers d'une ancienne tradition orale. Les indigènes furent donc en quelque sorte les

promoteurs de la culture arabe, traduisant dans la langue du Coran des textes rédigés auparavant en punique ou en latin.

Les premiers temps eurent donc peu d'effets perturbateurs sur les modes de vie des populations conquises, et l'arabisation, l'islamisation progressive des sociétés fut la conséquence d'une intégration remarquablement réussie des Arabes dans leur nouveau milieu.

CONCLUSION

Les raisons du succès des campagnes de conquêtes sont nombreuses et appellent à s'interroger sur le bien fondé d'une idée de conquête fondée sur la « Guerre Sainte ». Dans toute tentative de compréhension, il faut garder à l'esprit le rapport des forces qui prévalait lors de la première phase des conquêtes. Ce rapport de forces était très nettement en défaveur des Arabes : organisation sommaire des tribus, petit nombre de guerriers au regard des armées impériales et surtout de l'étendue des territoires conquis, probablement pas ou peu de savoir-faire militaire à l'exception de la pratique des razzias. Pourtant, une fois la soumission des vaincus obtenue les Arabes allaient à la fois se fondre dans la société qu'ils avaient soumise et la marquer très fortement de leur empreinte. Les aspects religieux et militaire ne suffirent pas à expliquer l'étendue et la profondeur des succès musulmans. C'est pourquoi il est nécessaire de chercher une autre voie de réflexion pour comprendre plus précisément ce qui s'est passé.

Il semblerait que la culture arabe musulmane ait agit comme un catalyseur sur des territoires et des aspirations qui existaient avant son arrivée, mais auxquels elle a donné des réponses, une cohérence, une unité. Les Arabes se sont presque spontanément converti à l'Islam parce qu'ils étaient eux même en quête de réponses satisfaisantes à leurs interrogations mystiques. La foi qu'ils répandaient dans le Monde répondait aux aspirations des peuples à plus de tolérance, à une prise en compte de leurs préoccupations sociales. Ce fut le cas à La Mecque d'abord où le fossé se creusait entre les détenteurs du pouvoir et les classes sociales subalternes, en Perse ensuite où l'Islam se trouvait en opposition totale avec le système des castes qui prévalait. Les désordres et les persécutions dont était fait le quotidien des peuples des Empires ont certainement provoqué dans les populations des aspirations de paix et d'ordre dont étaient porteurs les Arabes musulmans. D'ailleurs, les musulmans étaient responsables de la protection des « gens du Livre », les *dhimmîs*, en opposition totale aux persécutions dont ils avaient été les victimes sous l'ancien régime. Les communautés juives installées dans tous les centres du commerce mondial de l'époque et qui sont précisément des populations ismaélites, partageant les mêmes origines généalogiques et linguistiques que les Arabes, ont très probablement dynamisé cette orientalisation des sociétés.

On pourrait multiplier encore les exemples, pour accréditer l'idée que le Monde vivait dans l'attente d'un événement. Tous les ingrédients étaient réunis pour qu'une révolution importante survienne et bouleverse le cours de l'Histoire, ce qui donne au peuple arabe non pas la dimension d'un peuple guerrier, conquérant, écrasant par sa force l'ensemble des peuples vivant de l'Atlantique à l'Inde, mais au contraire la dimension d'un simple maillon, appartenant à une longue chaîne, et sans lequel elle n'aurait jamais eu sa cohérence.

Le Monde vivait dans l'attente d'une révolution qui aurait permis de répondre aux revendications des populations. Ce sentiment diffus était partagé par la majorité des peuples du futur Empire arabe. Il ne leur manquait plus qu'un « programme » et un « leader ». L'Islam allait être le programme égalitaire que chacun attendait, et Mahomet le leader charismatique qui allait lui donner corps.

BIBLIOGRAPHIE

- LA MECQUE A LA VEILLE DE L'HEGIRE P.H. LAMMENS
- L'ISLAM DANS SA PREMIERE GRANDEUR (VIII^{ème} – XI^{ème} siècle)
Maurice LOMBARD
- HISTOIRE DU MOYEN ORIENT : 2 000 ans d'histoire de la naissance du christianisme à nos jours
Bernard LEWIS
- HISTOIRE GENERALE DES CIVILISATIONS – Tome III : LE MOYEN AGE -
L'expansion de l'Orient et la naissance de la civilisation occidentale
Edouard PERROY
- L'EXPANSION MUSULMANE (VII^{ème} – XI^{ème} siècle)
Robert MANTRAN
- HISTOIRE DU DECLIN ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN
Edward GIBBON
- ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS :
L'expansion de l'Islam
La religion
- ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS : DICTIONNAIRE DE L'ISLAM
- SITE INTERNET DE L'INSTITUT DU MONDE ARABE : www.imarabe.org